

LE NUMERO : 5 CENTIMES

# L'EXPRESS de LYON

## ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :  
 LYON ET  
 DÉPARTEMENTS

|  |       |
|--|-------|
| Un an . . . . .  | 3 fr. |
| Six mois . . . . .   | 2 .   |
| Trois mois . . . . .                                       | 1 .   |
| Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon |       |

PARAISANT LE DIMANCHE

4<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 11.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République. LYON

Dimanche 18 Mars 1900.



Un sauveteur de onze ans  
 Le jeune Dorvillet blessé dans l'incendie de Saint-Ouen.



## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Ala nouvelle de la victoire de Lord Roberts, un sentiment unanime se fit jour dans le monde entier. On espéra que les Anglais, ayant effacé la honte de leurs premières défaites se décideraient à mettre un terme à une guerre inique et ruineuse et que la paix pourrait se conclure à des conditions acceptables pour les deux parties. Ce souhait était formulé non seulement par le peuple dont toutes les sympathies vont aux héros Boers, mais encore par les gouvernements, bien rares, il est vrai, qui sont animés de sentiments anglophiles.

Hélas ! il est désormais certain que ces vœux resteront platoniques. L'Angleterre est plus que jamais déterminée à persister dans son agression. Elle continue ses formidables préparatifs, et, étant donné les moyens d'actions dont elle dispose, on ne peut guère se faire d'illusion sur l'issue de cette dure campagne.

Après les premiers et sanglants échecs de Redvers Buller, alors qu'on croyait entrevoir des symptômes de découragement, un homme d'Etat anglais affirma que son pays ne rabattait rien de ses prétentions et qu'il engagerait dans cette aventure son dernier homme et son dernier penny. On regarda généralement ce discours comme une fanfaronnade, mais les événements ont prouvé qu'il répondait aux sentiments intimes du peuple, au moins du gouvernement britannique.

Et, sans oublier le caractère inique et odieux de la guerre engagée, on doit reconnaître que, par sa tenacité, son esprit de suite, sa constance dans le revers, le peuple anglais a donné à beaucoup d'autres un exemple et une leçon.

Si les événements ont pris une meilleure tournure pour l'Angleterre dans l'Afrique australe, il reste encore à résoudre sur d'autres points, de graves difficultés.

La famine continue aux Indes, malgré tous les sacrifices, et la situation s'aggrave au lieu de s'améliorer. Une sécheresse persistante a tari les sources, et l'approvisionnement et la distribution d'eau à des millions d'hommes présente des difficultés à peu près insurmontables.

Cette situation, épouvantable actuellement, entrainera encore dans l'avenir de désastreuses conséquences. Faute d'herbe et d'eau, la plupart des animaux domestiques ont péri. Il sera donc impossible de préparer une récolte à la saison prochaine, et cette famine, si douloureuse au point de vue humain, rendra pour longtemps précaire la situation de la malheureuse presqu'île, si durement frappée depuis quelque temps.

L'état de l'opinion, en Irlande n'est pas non plus sans inspirer au gouvernement anglais quelques inquiétudes. « L'île sœur » ne manque aucune occasion d'exprimer sa haine irréductible. Tout dernièrement encore, une élection avait lieu dans le comté de Mayo pour remplacer M. Davitt qui avait donné sa démission, en manière de protestation contre la guerre inique du Transvaal. Le parti national irlandais choisit d'abord comme candidat le major Mac Bride, qui commanda la brigade irlandaise au service du Transvaal. Cette candidature de défi était assurée du succès. Toutefois, le major était inéligible, comme coupable de haute trahison, et sa candidature pouvait faire le jeu d'un unioniste. On se compta donc, au dernier moment sur le nom de M. O'Donnell, secrétaire de la Ligue irlandaise, qui fut nommé à une imposante majorité. Mais, pour bien signaler le véritable caractère de cette manifestation, le nouvel élu s'empressa d'affirmer que personne n'avait une plus haute opinion que lui de son concurrent, qui était le champion en armes d'un peuple luttant pour une cause sainte, pour sa liberté.

Voilà les sentiments, bien légitimes, il faut le reconnaître, que l'Angleterre a su inspirer après des siècles de domination. N'y a-t-il pas une amère ironie dans le nom même de ce pays : Royaume-Uni.

Le féminisme fait de remarquables progrès dans les deux mondes. Certaines des innovations qu'il nous apporte constituent de véritables progrès; il en est d'autres, au contraire, d'une utilité contestable et quelques-unes, enfin qui ne se recommandent guère que par leur bizarrerie.

C'est ainsi qu'en Amérique les femmes deviennent prédicateurs, ou — si l'Académie le permet — prédicatrices.

Celle qui débuta la première dans ce rôle inattendu est une comtesse allemande: M<sup>me</sup> Adeline Schimmelmann. Elle brillait il y a peu d'années dans la haute société ber-

linoise: tout à coup, elle renonça à sa vie de luxe, se fit construire un yacht et s'en alla aux Etats-Unis. Elle passe actuellement son temps à prêcher de ville en ville la parole sainte.

Comme il fallait s'y attendre, cet exemple a suscité un grand nombre d'imitatrices.

L'une des plus connues est une toute jeune fille, Miss Isabella Houton, âgée de 16 ans seulement, et déjà célèbre dans toute l'Amérique du Nord.

Comment le plus éloquent prédicateur pourrait-il rivaliser avec une semblable concurrence ?

Si palpitantes que soient ces questions, leur intérêt pâlit devant une lutte gigantesque qui passionne actuellement les Etats-Unis. Il s'agit du titanique procès qui divise deux milliardaires : M. Carnegie et M. Frick.

M. Carnegie est le roi de la métallurgie: il possède une fortune de plus d'un milliard, et la valeur de ses usines est évaluée à un milliard et demi environ. M. Frick, jadis son associé, s'est taillé de son côté une fortune qui s'élève à huit ou neuf cents millions. Jaloux de la richesse et de la puissance de son rival, pour lui faire un tort à la fois matériel et moral, il a arrêté les immenses fournitures de coke qu'il faisait à M. Carnegie, et il menace celui-ci de révélations sensationnelles.

Mais M. Carnegie est très aimé aux Etats-Unis. Il dépense son revenu et ébrèche son capital pour fonder des œuvres humanitaires et charitables en Pensylvanie son pays d'élection, et en Ecosse, son pays d'origine.

Il est, chose étrange, ennemi du *trust* et répète volontiers : « Tout homme qui meurt riche meurt déshonoré. »

Et gaillardement il dépense son milliard. C'est une occupation, somme toute, assez agréable et il ne serait pas difficile de trouver des gens disposés à changer leur place pour la sienne.

## NOS GRAVURES

### INCENDIE DES GRANDS MAGASINS GÉNÉRAUX DE SAINT-OUEN.

Le vaste établissement connu sous le nom de Magasins Généraux de Saint-Ouen a été totalement détruit par le feu la semaine dernière.

Malheureusement, les pertes n'ont pas été exclusivement matérielles. On n'a pas compté, en effet moins de cent trente blessés et un certain nombre d'entre eux sont dans un état qui inspire de vives inquiétudes.

Les pompiers de Saint-Ouen et des communes environnantes se sont particulièrement distingués. Mais l'épisode le plus touchant de cette lutte contre un insupportable fléau est certainement celui que représente notre gravure de première page.

Le jeune Hilaire Dorvillet, âgé de onze ans, pupille des pompiers d'Aubervilliers, avait aidé ses aînés, dans la mesure de ses forces. Il resta sur la brèche jusqu'au moment où, atteint par des matériaux enflammés, il fut blessé au bras gauche et à la nuque.

Le préfet de police et les autorités présentes sur le lieu du sinistre n'ont pas ménagé au jeune et courageux sauveteur leurs témoignages d'admiration et de sympathie.

### AUDACIEUX COUP DE MAIN.

#### TENTATIVE D'ASSASSINAT SUR UN EMPLOYÉ DES POSTES.

Les classiques attaques de diligence ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. Pour cette raison sans réplique que les diligences elles-mêmes ont à peu près disparu. Mais les instincts de l'homme ne se modifient pas aussi vite que ses mœurs, dans les aptitudes de brigand de grand chemin se retrouvent encore chez un certain nombre de nos contemporains. Tels ces bandits américains qui de temps à autre arrêtent quelque train dans les plaines du Far-West, ou le fameux Athanase qui, il y a quelques années dévalisa l'Express-Orient près de Philippopolis.

Partout ailleurs, on ne relève guère que des agressions isolées dont les victimes sont le plus souvent des agents des postes. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, le convoyeur des postes Serrante fut assailli près d'Oloron (Basses-Pyrénées) par un nommé Puchen qui avait pénétré dans le wagon. Le bandit, après avoir frappé d'un coup de couteau le malheureux employé, jeta son corps sur la voie, s'empara des plus chargés et put descendre du train.

Il fut toutefois arrêté à Oloron. On espère sauver sa victime, dont l'état, néanmoins est des plus graves.

## Les trois bagues

(Conte de fées).

Il était une fois un tailleur d'habits, qui avait trois filles, plus belles l'une que l'autre. Sa femme était morte depuis longtemps, et il était fort préoccupé de les marier. Les jeunes filles n'avaient pas de dot, et sans dot il est difficile de trouver un mari.

Un jour ce malheureux père eut l'idée d'aller dans une plaine et d'appeler le Sort.

— Sort, ô Sort !  
Il lui apparut une vieille portant une quenouille et un fuseau :

— Pourquoi m'as-tu appelée ?  
— Je t'ai appelée pour mes filles.  
— Amène-les ici une à une; elles choisiront leur sort elles-mêmes.

Le brave homme rentra à la maison tout joyeux, dit à ses filles :

— Votre fortune est trouvée ! —  
Et il raconta ce qui lui était advenu. Alors l'aînée s'avança enorgueillie :

— C'est à moi à choisir la première. Je choisirai ce qu'il y a de meilleur !

Le lendemain, le père et la fille se rendirent dans la plaine :

— Sort, ô Sort !  
La vieille apparut avec sa quenouille et son fuseau :

— Pourquoi m'a-tu appelée ?  
— Voici ma fille aînée. —

La vieille sortit de sa poche trois bagues, une en or, une en argent, une en fer, et les mit sur sa main :

— Choisis et que Dieu te vienne en aide !  
— Celle-ci !

Naturellement elle prit la bague en or.

— Majesté, je vous salue !  
La vieille lui fit une révérence et disparut.

Rentrée à la maison, la fille aînée, fière comme un paon, dit aux deux autres :

— Je serai reine ! Et vous, vous porterez la traîne de mon manteau !

Le jour suivant ce fut le tour de la cadette.

La vieille apparut avec sa quenouille et son fuseau, et sortit de la poche deux bagues, une en argent et l'autre en fer :

— Choisis, et que Dieu te vienne en aide !  
— Celle-ci.

Et, bien entendu, elle prit celle en argent.

— Princesse, je vous salue !  
La vieille lui fit une révérence et disparut.

Rentrée à la maison, la fille cadette dit à l'aînée :

— Si tu dois être Reine, moi je serai Princesse ! Et toutes les deux se mirent à railler leur petite sœur.

— Que voulez-vous ? Celui qui arrive tard est mal logé. Elle aurait dû naître la première.

— Elle ne dit mot. Le lendemain ce fut son tour.

La vieille apparut avec sa quenouille et son fuseau, et sortit de la poche, comme la première fois, trois bagues, une en or, une en argent et une en fer.

— Choisis, et que Dieu te vienne en aide !  
— Celle-ci.

Pour le plus grand dépit de son père elle avait choisi la bague en fer.

La vieille ne lui dit rien et disparut.

Au retour, tout le long du chemin, le père ne cessa de dire :

— Pourquoi n'avez-vous pas pris la bague en or ?  
— C'est le Seigneur qui m'a donné cette inspiration.

Ses deux sœurs, poussées par la curiosité, vinrent à sa rencontre sur l'escalier.

— Montre-nous ! montre-nous !  
En voyant la bague en fer, elles se tordirent de rire et la raillèrent. Lorsqu'elles surent qu'elle l'avait préférée aux bagues en or et en argent, elles la traitèrent de sotte. Mais elle ne dit mot.

Cependant la nouvelle se répandit que les trois belles filles du tailleur d'habits avaient les bagues du bon sort. Le Roi de Portugal qui était pour se marier vint les voir. Il tomba amoureux de l'aînée : — Soyez Reine de Portugal !

Il l'épousa, en grande pompe et l'amena.

Peu de temps après vint un Prince. Il tomba amoureux de la cadette. — Soyez Princesse !

Il l'épousa en grande pompe et l'amena.

Restait la dernière. Personne ne la demandait. Un jour, enfin, se présenta un berger :

— Voulez-vous m'accorder la main de cette jeune fille ?

Le tailleur d'habits, qui avait une fille Reine et l'autre Princesse, était devenu très fier et lui répondit :

— Pour le moment, nous n'avons pas besoin de berger.

Il y avait près d'un an. La jeune fille était toujours à la maison, et le père ne cessait de bourgonner jour et nuit :

— C'était bien fait pour cette grande folle. Elle resterait dans un coin avec sa bague en fer.

Au bout d'un an, le berger se présenta de nouveau :

— Voulez-vous me donner cette jeune fille en mariage ?

— Prends-la. Elle ne mérite pas mieux !  
Ils se marièrent, sans fêtes ni rien et il l'amena. Alors, le tailleur d'habits dit :

— Je veux aller voir ma fille qui est reine. Il la trouva en pleurs.

— Qu'as-tu ma fille ?  
— Je suis malheureuse ! Le roi voudrait avoir un fils et je ne puis réussir à en faire un. Les enfants, c'est Dieu qui les donne.

— Mais la bague du bonheur ne sert à rien ?  
— Elle ne sert à rien. Le Roi m'a dit : « Si dans un an, je n'ai pas un enfant, malheur à toi ! » Je suis certaine qu'il me fera couper la tête.

Le malheureux père n'y pouvait rien. Et il partit pour voir sa fille qui était Princesse. Il la trouva en pleurs.

— Qu'as-tu ma fille ?  
— Je suis malheureuse ! Tous les enfants que j'ai eurent au bout de deux jours.

— Et la bague du bonheur ne sert à rien ?  
— Elle ne sert à rien. Le prince m'a dit : Si celui que tu portes dans ton sein meurt aussi, malheur à toi. » Je suis certaine, mon père, qu'il me fera chasser de la maison.

Le pauvre père n'y pouvait rien. Et il partit. En route, il lui vint à l'idée d'aller voir son autre fille, la femme du berger. Mais il avait honte de se présenter. Il se travestit en marchand ambulancier, se munit de quelques objets à vendre et partit. Après avoir marché longtemps, il arriva enfin dans ce pays lointain.

Il vit un palais magnifique tout resplendissant et demanda à qui il appartenait.

— C'est le palais du roi Soleil.

Pendant qu'il était là à regarder ébloui, il s'entendit appeler d'une fenêtre :

— Marchand, si vous avez de jolies choses, montez ici. La reine est disposée à acheter.

Il monta, et devinez qui était la reine. Sa fille, la femme du berger. Il resta pétrifié ; il ne pouvait même pas ouvrir ses boîtes pour montrer les marchandises.

— Vous êtes malade, mon pauvre homme ?  
— Ma fille, je suis ton père, et je te demande pardon !

Mais elle, qui l'avait reconnu, ne lui permit pas de se jeter à ses pieds et le reçut dans ses bras.

— Soyez le bienvenu ! J'ai tout oublié. Mangez et buvez, mais partez avant le soir. Si le Roi Soleil vous voyait il vous réduirait en cendres.

Après qu'il eût mangé et bu, sa fille lui dit :

— Ces cadeaux sont pour vous. Cette noisette est pour ma sœur aînée, et cette fiole d'eau pour l'autre. La noisette, elle devra l'avaler avec la coque ; de l'eau, elle ne devra en boire qu'une goutte par jour. Et qu'elles fassent attention, père !

En apprenant la belle fortune qui avait été réservée à leur petite sœur et en voyant quels cadeaux elle leur envoyait, les deux autres faillirent crever d'envie et de dépit :

— Elle se moquait d'elles avec cette noisette et cette fiole d'eau !  
L'aînée prit la noisette et l'écrasa avec le talon. Il en jaillit du sang. Il y avait dedans un tout petit enfant : elle lui avait cassé la tête !

Le roi, devant ce mouvement d'orgueil et le spectacle du petit enfant écrasé, s'écria :

— Holà ! enlevez-la de devant mes yeux et coupez-lui la tête !  
Et, sans pitié ni miséricorde, il la fit tuer.

L'autre sœur, pendant ce temps, avait enlevé le bouchon de la fiole et avait jeté l'eau par la fenêtre. Sous la fenêtre passaient des gamins traînant un chat mort. L'eau tomba sur le chat qui ressuscita aussitôt. — Ah ! scélérats ! cria le prince. — Tu as tué nos enfants ! Et dans un moment de fureur, il l'étrangla de ses propres mains.

Le pauvre père retourna chez sa dernière fille et lui raconta tous ces malheurs.

— Père, mangez et buvez et avant ce soir partez d'ici. Si le roi Soleil vous voyait vous seriez réduit en cendres.

Dès que j'aurai de bonnes nouvelles, je vous enverrai chercher.

Le soir, le roi Soleil revint, et elle lui demanda :

— Majesté qu'avez-vous vu dans votre voyage ?  
— J'ai vu décapiter une reine et étouffer une princesse. Elles le méritaient.

— Ah ! Majesté, c'étaient mes sœurs ! Mais vous pouvez les ressusciter ; ne me refusez pas cette grâce !  
— Nous verrons ! — Répondit le Roi Soleil.

Le lendemain, à peine arrivé sur la tombe de la Reine, il frappa le sol et dit :

— O toi qui es sous terre,  
Je suis envoyé par ta sœur,  
Si tu veux sortir des ténébres,  
Il faut te repentir du mal que tu as fait.  
— Je réponds à ma sœur :  
Je suis bien sous terre,  
Que Dieu lui donne tous les malheurs,  
Et que je le sache avant la fin de l'année !  
— Reste, femme indigne !

Et le Roi Soleil continua sa route.  
Arrivé sur la tombe de la princesse, il frappa le sol en lui disant :

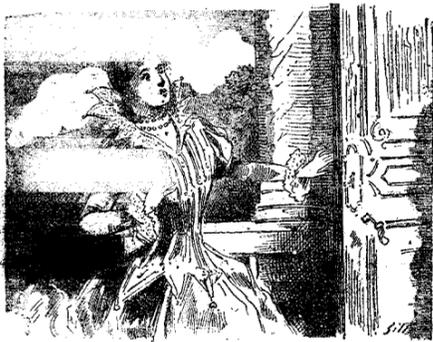
— O toi qui es sous terre,  
Je suis envoyé par ta sœur ;  
Si tu veux revivre à la vie,  
Repens-toi du mal que tu as fait !  
— Je réponds à ma sœur :  
Je suis bien sous terre,  
D'un malheur inconnu ou connu,  
Je veux la nouvelle avant un mois !  
— Reste là, femme indigne !

Le roi Soleil continua sa route, et ces deux sœurs-là furent mangées par les vers.

La feuille est petite et la route est large ;  
Dites votre histoire, puisque j'ai dit la mienne.

L. CAPUANA.

(Traduction Française)



# GENS PRATIQUES

Etant, comme toujours, au café, le peintre Cornillet s'entendit demander par M. Grosnain son ami :

— Dis donc, Cornillet, on s'ennuie. Parle-nous encore de tes voyages d'Amérique. Il doit bien te rester quelque chose à raconter : C'est épatant que tu ne sois pas revenu de ces pays-là plus riche qu'un marchand de cochons puisque tu connais de vue tous les millionnaires des Etats-Unis.

A quoi Cornillet répondit modestement : — C'est parfaitement exact que je connais de vue les principaux millionnaires des Etats-Unis. Mais cela arrive à toutes les personnes qui voyagent en Amérique. Dans les *dining-halls* des meilleurs hôtels comme des boui-bouis, tout au long des corridors de marbre ou de planches sur les cloisons stucquées ou non des appartements plus ou moins confortables, au *grill-room*, aux stations des chemins de fer et dans les bureaux de tramways, on affiche périodiquement une série de lithographies représentant les principaux millionnaires des Etats-Unis. Il y en a qui disent que c'est pour faciliter les affaires. Ces tableaux-là sont soigneusement tenus à jour, ainsi que chez nous l'annuaire militaire. On tient compte des mutations et des décès. Tu vois, Grosnain, qu'il n'est pas nécessaire d'être bien malin pour connaître de vue ces messieurs les heureux du Nouveau-Monde.

— Allons donc, fit M. Grosnain en rallumant son cigare ! Pas moyen d'obtenir de toi un mot sérieux ! Ta blagues !

— Mais pas du tout ! La chose a été sous les yeux d'une foule de voyageurs et rapportée par quelques-uns.

— N'importe, je ne crois pas que cela puisse servir à faciliter les affaires.

— Alors, au lieu de me chercher des poux dans la tête, cherche avec moi la raison de cet usage, car, tu le sais, Grosnain, les Américains sont gens pratiques.

M. Grosnain, un peu piqué, mais pas encore trop piqué du nez, enfonça les poings dans les



poches de son pantalon gris-perle en levant le col autant que sa conformation bovine et les bords de son chapeau le lui permettaient, il s'efforça de jeter un regard vers le plafond de la salle, à défaut du ciel.

— Cornillet, déclara-t-il, je sais mieux que personne que les Américains sont gens pratiques et je refuse de reconnaître ce trait distinctif dans leur caractère dans l'inanité que tu viens de débiller en plain café. Lorsqu'on a la chance d'être millionnaire il n'est point pratique de laisser afficher son portrait n'importe où.

C'est vouloir s'exposer à des demandes de dollars très indiscrettes, à des présentations de pignons et autres, à des règlements de notes sur-élevées ; enfin à payer toute dernière, je dis toutes les dernières, beaucoup plus cher que n'importe qui. Je crois le fait parce que tu me l'affirmes ; mais, je l'aurais vu moi-même, que je ne sais pas si j'y croirais.

Froidement, là-dessus le peintre demanda son chapeau, à gauche, s'en couvrit, se leva pour saluer et s'étant assis de nouveau présenta affectueusement la main à M. Grosnain, sans sans ajouter :

— Merci de cette bonne parole ! Elle prouve que tu as du bon sens — Je n'en suis que plus désireux de rechercher avec toi, sans malveillance et sans parti, quel intérêt on a là-bas à connaître de vue le monde dont nous parlons.

— Ah ! si tu fais appel à mes lumières, reprit cet inénarrable gâteux de Grosnain, c'est enfantin, mon ami ! Je vois là une mesure prise par la police intelligente des Etats-Unis pour la protection des millionnaires.

Il est clair qu'en cas d'assassinat leurs corps seraient reconnus de suite ! Tu n'as pas trouvé cela tout seul toi, Cornillet qui en reviens ?

— Oh, là, là ! N'oublie pas que nous sommes aux Etats-Unis ! En cas d'assassinat les familles seraient les premières informées et par les assassins eux-mêmes. Ne serait-ce que pour leur revendre les cadavres aux fins de l'autopsie et des obsèques, et de flouer encore les détectives du fruit légitime de leurs recherches !

On rencontre bien en Amérique des criminels authentiques qui se font prendre et pendre au bout d'un certain laps de temps simplement pour témoigner de leur suprême mépris pour l'instruction. Ça, au moins, c'est pratique ! Mais toi, tu n'y es pas !

— Tu ne me laisses pas parler ! Ces tableaux-là empêchent aussi les escrocs de tout poil et les intrigants de se faire passer pour millionnaires

dans les hôtels. Les patrons qui n'auraient pas chez eux les portraits des millionnaires ne finiraient pas d'être estampés !

— Mais triple tourte ! Aux Etats-Unis tous les patrons d'hôtel ont l'œil américain ! Ils ne font pas de crédit et quand on ne les paie pas au bout d'une journée ils voient bien suffisamment qu'ils n'ont pas affaire à des millionnaires. C'est plutôt eux qui se servent des tableaux en question pour faire des blagues. A preuve que dans deux ou trois des plus sales tavernes de New-York on a cherché à me faire croire que j'avais bu un *Cock-tail* ou un *Whisky-saur* entre Jay Gould et M. Van der Bilt. Même qu'on m'a mené et conduit devant les lithographies pour me le prouver quand ils ont été partis. Et on m'a fait payer deux demi-dollars en plus pour l'avantage que j'avais eu de faire leur connaissance.

Les assistants levaient les épaules de pitié en fumant et en crachant que les Français ne sauraient jamais se débrouiller nulle part ; et que cela ne se serait pas passé comme ça si l'on avait eu affaire à un Irlandais ou seulement à un Ecossais. L'Ecossais ou l'Irlandais serait devenu sur le champ « à peu près riche » de sorte qu'il ne lui aurait sans doute pas fallu plus de six mois pour figurer à son tour dans la galerie des portraits. Le plus rigolo c'est que je venais d'apercevoir Jay Gould et Van der Bilt, en personnes naturelles, dans un grand magasin.

— Ah ! tu l'avoues enfin, mon coquin, que tu as connu des millionnaires ! Tout à l'heure tu me traitais de triple tourte. Attends un peu, je vais te prouver que tu es une tourte plus tourte que moi ; une tourte carrée ; une espèce de tourte Eiffel ! Réfléchis donc seulement un moment !

— Oh ! Assez !

— Suppose, par exemple, un escroc qui se ferait passer pour millionnaire...

— Il commencerait évidemment par payer journellement sa note d'hôtel...

— Soit ! puis il se donnerait l'air de faire des affaires. Et là-dessus en deux temps trois mouvements il empaumait, il entuberait, il referait, pincerait, dévaliserait et démolirait les commerçants « que ça lui plairait ! »

— Un massacre, quoi ?

— C'est pour cela qu'il est de toute nécessité qu'un patron d'hôtel américain affiche chez lui, encadrés ou non les portraits des principaux millionnaires des Etats-Unis ! Tu vois bien que sans être allé là-bas, j'en sais encore plus long que toi. Es-tu collé, Cornillet !

— Moi, collé ? Moins que jamais ! Ta candeur m'amuse. Il est temps que je te dise la vérité. Écoute ! Tu ne te figures pas ce que c'est qu'un grand hôtel américain, comme serait par exemple le « Great-Nice-Wonderfull-Splendid-Board-Hôtel » de Nébraska. En quelque sorte le Paradis sur terre. Ce n'est même pas pour longtemps à la portée des bourses des millionnaires. Les délices y coûtent cher. Prends les Américains les plus riches, les plus actifs, les plus industriels, les plus audacieux, les plus entreprenants ! Leur bonheur est d'aller vivre là un moment sans rien faire ; mais pas pour le reste de leurs jours. Aucune fortune n'y suffirait. Après des repas somptueux, nombreux et monstrueux, lorsque tu les vois sur les terrasses encombrées de plantes rares, se balancer à longueur de journée dans l'instabilité des fauteuils à bascule, les yeux perdus dans le vague ou fixes comme des calots, et crachant partout à volonté, tu te demandes quel peut bien être leur pensée ? Ils ne toucheraient pas à une revue ou à un journal sinon pour le mettre sous leur bras. Les plus malins, au moyen d'avis insérés aux bonnes places ont coupé officiellement toute relation avec les maisons de banque et même avec leurs familles. On dirait qu'ils préparent en silence les immenses plans de campagne de la prochaine saison financière et que l'avenir du monde en dépend. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas cela du tout. Ces Messieurs, en gens pratiques rêvent de trouver le moyen de vivre indéfiniment au « Great-Nice-Wonderfull et cœtera » sans payer et sans travailler. Plusieurs déjà, l'avaient découvert. Il s'agissait simplement de se faire ruiner sérieusement et authentiquement par un krach retentissant pendant le séjour à l'hôtel ; de payer sa note d'une manière attendrissante avec ses derniers centimes au milieu de l'admiration générale et d'en profiter pour demander glorieusement au patron une place de garçon de café, à vie, sur la terrasse. Le truc a réussi plusieurs fois : mais il a été éventé.

C'est pour cela que la police américaine, la plus intelligente de toutes, a inventé cette mesure qui consiste à placer partout les portraits lithographiés des principaux millionnaires des Etats-Unis.

Les patrons d'hôtel sont invités à se protéger eux-mêmes contre les entreprises qu'on ne saurait qualifier, car elles révèlent chez les auteurs, avec l'horreur, des soucis commerciaux, un goût sûr et profond pour la paresse et le *good-times* en français pour le bon temps. Tous les patrons sont syndiqués pour refuser le cas échéant des places de garçons de café aux millionnaires qui sont représentés sur le tableau. Les voilà condamnés aux millions à perpétuité. Et c'est comme cela mon ami Grosnain qu'on évite les krachs de l'autre côté de l'Atlantique !

— Puisque j'ai toujours dit Cornillet, que c'était des gens pratiques.

GEORGES TIRET-BOGNET.

# QUELQUES COMBLES

Le comble de la précaution : Faire construire un pan de mur pour soutenir son opinion.

Le comble de la déveine : Se noyer en nageant dans l'opulence !

Le comble du zèle pour un garde-chasse : Arrêter un oiseau dans son vol !

# L'HABIT VERT

Il y avait jadis dans la ville de Nuremberg, un homme riche du nom de Hans Korbach. Malgré sa fortune considérable, Hans ne s'était jamais marié. On le disait avare, égoïste, et surtout original au suprême degré ; il restait des jours, des semaines entières enfermé chez lui, pour compter son or, disaient les uns, par pure sauvagerie, affirmaient les moins malveillants. Sauf une sœur, bien plus jeune que lui, et un neveu, fils de cette dernière, Korbach n'avait que des parents fort éloignés. Hans d'ailleurs ne voyait pas souvent cette sœur, veuve depuis peu d'années et nommée Anna Coppel. Elle n'était pourtant pas riche, et un peu d'aide lui eût fait grand bien. Le vieillard paraissait ne pas s'en douter ; quand elle venait lui rendre visite avec son enfant, le petit Daniel, il admirait la gentillesse de son



neveu, mais jamais il n'avait laissé tomber de sa main une pièce d'argent, une friandise, ou un jouet.

Un soir Hans Korbach mourut subitement. Anna et Daniel le pleurèrent. Les autres parents se bornèrent à dissimuler leur joie, et attendirent avec impatience l'ouverture du testament.

Bref, le jour désiré arriva. Dans le cabinet de maître Trollop, notaire chargé des dernières volontés de Hans, se tenaient rangés tous ses parents ou prétendus tels ; ce fut au milieu d'un profond silence que le notaire lut le préambule du testament. Quand il en vint aux clauses, tous les sourcils s'arrêrèrent, tant l'émotion était grande.

« Je donne et lègue, prononça le lecteur, 1° à mon cher cousin, Guillaume Heiss, dont j'estime beaucoup le talent musical, et à qui je désire laisser un souvenir agréable, la vieille guitare pendue dans le parloir de ma maison.

« Item, à Franz Horner, une édition de Virgile, imprimée par Faust, édition qu'il a souvent admirée entre mes mains.

« Item, à Catharine Bleymann, mon excellente parente mon beau chat noir rayé blanc.

Comme la liste des prétendants était longue et que Hans n'en avait oublié aucun, les dispositions originales du défunt se succédèrent pendant un bon quart d'heure à l'oreille étonnée des héritiers. Ces legs ridicules ou insignifiants leur semblaient autant d'ironies. Le testament se terminait ainsi : « A ma sœur Anna, je donne le rouet de notre mère, conservé pieusement dans ma maison, et à son fils Daniel, mon neveu, ma houppe de drap vert fourré, qu'il voudra bien garder en mémoire de moi. »

Anna et Daniel exceptés, tous les légataires se précipitèrent vers Trollop. Le notaire les arrêta d'un geste en leur disant :

— Mesdames et Messieurs, je suis l'exécuteur testamentaire de Hans Korbach, une clause secrète m'a réservé la disposition de ses biens. Allez en paix ; vos legs vont vous être délivrés.

— Jeune homme, prononça le notaire avec intention en remettant à Daniel la houppe de drap vert fourré ; soignez bien ce vêtement : il doit vous être précieux à plus d'un titre.

Daniel était ouvrier ciseleur, chez un orfèvre de Nuremberg. Quoiqu'il fût bon et désintéressé le jeune homme n'était pas sans défauts, il avait une passion terrible : le jeu.

Certain samedi, Daniel se laissa entraîner à la taverne ; cette fois, la faute de l'ouvrier fut plus grave que jamais. Au lieu de perdre un ou deux florins, somme déjà énorme comparativement à ses ressources, il vit tout son gain passer aux mains de ses camarades. Quand Daniel put réfléchir avec calme à sa situation, il en fut sérieusement effrayé.

Pas un florin dans sa poche ! Pas une once de pain à la maison pour le lendemain ! Qu'allait-il dire sa mère ?

Honteux de lui-même ; affligé de la peine réservée à Anna, comme il avait en horreur le mensonge, il se décida à tout avouer à sa mère. Il se préparait à cet aveu difficile, lorsqu'une voix nasillarde se fit entendre dans la rue : — Vieux habits ! vieilles chaussures à vendre ! criait cette voix.

Daniel poussa une exclamation de joie !

— Hé ! cria-t-il au marchand ; montez !

En trois sauts, l'industriel fut dans la chambre.

— Vous avez quelque chose à vendre ?

— Oui, ceci.

Et, non sans pousser un soupir de regret, Daniel détacha d'un porte-manteau la vieille houppe de drap de l'oncle Korbach.

— Combien voulez-vous de ça, fit le marchand dédaigneusement.

Dan le gagnait dix florins par semaine. Ce fut la somme qu'il demanda.

— Vous plaisantez, mon gentilhomme ! ricana le brocanteur. Cela vaut six florins ; pas un gros de plus.

— Mettons huit et finissons-en, conclut l'ou-

vrier, dans la crainte de voir sa mère survenir au milieu de la transaction.

Marché conclu. Le fripier pla la houppe de drap, la jeta sur son épaule, paya et sortit.

Daniel rougit de l'espèce de profanation qu'il venait de commettre. Ses yeux se reportèrent avec crainte vers le clou où pendait naguère le vieux vêtement. Le souvenir du vieil oncle qui, la veille encore, remplissait la chambre, semblait en être parti avec la houppe de drap. Mais si Daniel fut triste et embarrassé, Anna fut contente : huit beaux florins s'alignaient devant elle, sur la table de chêne.

Or, ceci se passait juste un an après la mort de maître Hans Korbach. Dans la soirée, Anna et Daniel étant à souper ensemble, deux coups furent discrètement frappés à la porte de leur logis. Et entra aussitôt un personnage que ni Daniel, ni sa mère ne s'attendaient à voir. C'était maître Trollop, le notaire.

— Jeune homme, dit-il à Daniel ; j'ai à vous parler. Passez un instant dans votre chambre. Daniel s'empressa de se rendre au cabinet du notaire.

— Vous souvenez-vous, lui demanda ce dernier, quand ils furent seuls, de ce que je vous ai dit, il y a un an, en vous remettant le legs de votre oncle.

— Certainement, monsieur.

— Très bien. Ainsi, ce vieux souvenir, cette houppe de drap, vous l'avez gardé pieusement ?

— Oui... c'est-à-dire... répondit Daniel confus.

— Très bien, répéta maître Trollop avec vivacité et sans s'apercevoir de la restriction de Daniel. Je n'ai donc plus qu'à vous exprimer les volontés secrètes de notre regretté Hans Korbach.

— C'était un bien étrange client que votre oncle, mon ami, reprit aussitôt Trollop. Quand il me remit son testament, il me parla à peu près en ces termes :

« Maître Trollop ; voici mon testament ; mais je vous prévins qu'il en existe un autre pour compléter celui-là.

« Un autre ? Et où est-il, demandai-je ?

— Devinez où était cet autre testament, jeune homme, s'écria joyeusement le notaire.

— Où ? je ne sais ! fit Daniel.

— Dans la houppe de drap, mon cher ami ; dans la houppe de drap que Hans vous a léguée.

Daniel pâlit.

— Et... ce testament ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

— Ce testament, dont voici le double, disait : « Désirant éprouver l'amitié de mon neveu, Daniel et savoir quel prix il attache à mon souvenir, je lui laisse, par acte public, ma vieille houppe de drap vert fourré. Je désire qu'il ne soit rien dit à mon neveu au sujet de ce legs.

« Un an après ma mort seulement, maître Trollop se présentera chez lui et s'informerà si ce vêtement est encore en sa possession. Dans le cas où mon neveu aurait conservé religieusement cet appendice de son vieil oncle, maître Trollop lui apprendra que la doublure du vêtement renferme un acte, en vertu duquel tous mes biens appartiendront désormais à Daniel Coppel.

« Dans le cas contraire, c'est-à-dire si ledit Daniel a refusé, délaissé ou vendu son legs, ma fortune toute entière sera distribuée entre les cinq familles les plus pauvres à Nuremberg. »

— Vous voilà riche, mon petit Daniel, conclut le notaire ; vous n'avez pas fait fi du mince cadeau de votre oncle ; c'est très bien, ça : découvrez le drap vert et mettons à jour l'acte officiel.

— Excusez-moi, murmura Daniel accablé. C'est que je n'ai pas là cet habit.

— Vous ne l'avez pas ? Où donc est-il ?

— Pres d'ici, je vais le chercher. Veuillez m'attendre quelques instants.

— Oh ! rien ne presse. Vous m'apporterez la chose demain chez moi.

Daniel respira en voyant partir le notaire.

— Ah ! malheureux ! songea-t-il ensuite, qu'ai-je fait ? Pour huit florins, j'ai vendu une fortune ! Mais tout n'est pas perdu peut-être. Je retrouverai mon acheteur ; je lui rendrai son argent et je reprendrai mon bien. Maître Trollop ne saura pas ce qui s'est passé ici.

Des l'anbe, Daniel fut sur pied. Il battit les rues de Nuremberg pour découvrir le gîte du fripier ; ses démarches restèrent longtemps sans résultat.

Enfin, dans une ruelle écartée, il entendit retentir le fameux cri. « Vieux habits, vieilles chaussures à vendre », et reconnut la voix nasillarde de la veille. C'est lui ! se dit-il.

Et il s'élança dans la direction où la voix l'appelait.

— Où est-elle ? cria Daniel presque sous le nez du vieux marchand d'habits.

— Qui ? quoi ? elle ?

— La houppe de drap !

— Ah ! je vous reconnais, dit-il. Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça ? Etes-vous fou ?

— Répondez. Je vous ai vendu hier une houppe de drap.

— Oui.

— Eh bien, qu'est-elle devenue ? Je voudrais la racheter.  
 — Vous voudriez la racheter ? Impossible.  
 — Impossible ! pour quoi ?  
 — Je l'ai vendue à un bourgeois de la place du Grand-Marché.  
 — Le nom du bourgeois ? murmura Daniel découragé.  
 — Je l'ignore : c'est un gros homme, haut en couleur, cheveux gris ; un drapier je crois.  
 — Place du Grand-Marché, répéta Daniel, j'y cours.  
 — C'est à deux pas, fit philosophiquement le marchand sans plus s'inquiéter du pressant motif de la démarche de l'ouvrier.  
 Place du Grand-Marché, Daniel compta quatre boutiques de drapier.  
 — Il entra dans la plus proche.  
 — Si c'était là ! dit-il à part lui.  
 Le hasard le servit à souhait. Une jeune fille, seule alors dans la boutique, s'informa de l'objet de la visite de Daniel, pour le moment assez embarrassé de sa personne.

Il formula tant bien que mal sa requête, et sut que le père de la jeune drapière, — maître Fritz Kleim, — était l'acquéreur de la précieuse houppepelande, et qu'il la portait actuellement.  
 — Et où se trouve monsieur votre père ?  
 — Il vient d'aller à l'église.  
 Daniel courut à l'église. Une grande foule le remplissait. L'ouvrier, la traversa lentement, et, montant sur le socle d'une colonne, embrassa d'un regard toute l'assemblée.  
 Rien ne vint lui révéler la présence de l'objet si activement cherché.  
 La foule ne tarda pas à s'écouler devant lui. Son œil fouilla les groupes. Rien, toujours rien ! L'ouvrier revint place du Grand-Marché.  
 — Eh bien, monsieur, lui demanda la jeune fille, vous n'avez donc pas vu mon père ?  
 — Non. Il est rentré ?  
 — Il est rentré. Je lui ai parlé de vous, mais comme il était pressé et ne pouvait vous attendre, il vous prie de revenir dans deux jours.  
 — Dans deux jours ! Il est donc parti ?  
 — Oui. Il a dû se rendre à la campagne.  
 — Loin ?  
 — A six lieues de Nuremberg ; à sa ferme du Schwartzberg.

— Six lieues ! s'écria Daniel, je suis perdu ! Il était environ midi. Daniel calcula qu'en marchant bien, il arriverait au Schwartzberg vers cinq heures du soir, et pourrait revenir à Nuremberg avant le couvre-feu. En conséquence, il sortit de la ville et se mit en route dans la direction de la ferme du drapier Fritz Kleim. Comme il l'avait prévu, il y arriva vers cinq heures, brisé de fatigue. Fritz Kleim était sur le seuil de la maison ; mais une nouvelle déception attendait encore l'héritier présomptif de Hans Korbach. Quand il eut soumis franchement son cas à Fritz, le brave marchand prit un air de regret.

— Hélas ! mon ami, dit-il, ce vêtement, je ne l'ai plus : un de mes clients l'a trouvé à son goût, et comme il a fait chez moi de fortes acquisitions, j'ai cru devoir le lui offrir. Toutefois, rien n'est perdu encore. L'homme dont je vous parle m'a quitté il y a une heure à peine. C'est un mécanicien du nom de Martin Haggen ; il a pris à cheval la route de Wittemberg. Sortez de la ville, coupez à travers champs pour éviter le long circuit de la route ; il est probable que vous le rencontrerez à la première halte.  
 Daniel prit à peine le temps de remercier le drapier. Cinq minutes après, il avait déjà laissé bien loin derrière lui les dernières maisons de la ville.  
 Suivant le conseil de Fritz Kleim, au bout d'une demi-lieue, Daniel abandonna la grande route pour se jeter dans une traverse.  
 Il descendait maintenant une rampe rapide, lorsque son pied fatigué heurta contre une pierre Daniel tomba, et son front ayant porté sur le tranchant d'une roche, il se blessa grièvement et roula évanoui jusqu'au bas de la

colline. Depuis près d'une heure, il gisait sans mouvement sur le sol, quand des voyageurs sortant d'une auberge, l'aperçurent dans un champ, à quelques pas d'eux. D'un commun mouvement de pitié, ils s'approchèrent de lui.  
 — Pauvre garçon, fit l'un. Il est mort.  
 — Non, répondit un second, après avoir posé la main sur le cœur de l'ouvrier. Il faut le réchauffer et le soigner. Les voyageurs se dépouillèrent alors au profit du blessé du superflu de leurs chauds vêtements ; ensuite ils le portèrent dans l'auberge, et ne partirent point sans avoir laissé à l'hôtelier l'argent nécessaire pour se procurer un médecin et des remèdes. Daniel, toujours évanoui, fut étendu sur un lit. Il ne reprit ses sens qu'à l'arrivée du médecin.  
 — Où suis-je ? dit-il en revenant à la vie.  
 — Ne parlez pas, fit le docteur ; votre blessure est grave ; mais je réponds de vous.  
 Malgré la prescription du médecin, Daniel qui avait promené ses regards autour de lui,



poussa peu d'instants après un cri de joyeux étonnement. En recevant le blessé, les voyageurs, on s'en souvient, lui avaient généreusement laissé quelques vêtements. Or, par miracle, Daniel venait de reconnaître la houppepelande verte de Hans Korbach. Martin Haggen, le mécanicien, un de ses bienfaiteurs inconnus, la lui avait bien voulu donner.  
 Il la tenait ! Il la sentait ! C'était elle.  
 Le trésor de Hans était bien à lui désormais. Sa dissipation, sa légèreté premières le lui avaient fait perdre. La charité le lui rendait. Daniel alors se tourna vers le médecin.  
 — Je suis sauvé, lui dit-il.

On le crut fou. Malgré tout, Daniel persista à se lever et demanda un cheval pour retourner au plus vite à Nuremberg. Il trouva sa mère, en compagnie de maître Trollop.

— Eh bien, fit ce dernier, d'où sortez-vous fait de la sorte ? Ah ! voilà la houppepelande ! Ce n'est pas trop tôt ; vous représentez votre legs dans les délais voulus, la succession est à vous.

Salut donc à maître Daniel Coppel, mon nouveau client.  
 Ainsi finit la satisfaction de Daniel, l'histoire de la Houppepelande verte du capricieux Hans Korbach.

RENÉ MIGUEL.

### L'ESPRIT DES FEMMES

Jusqu'à quarante ans, une femme fait sa taille pour ses robes. Passé quarante ans, elle fait ses robes pour sa taille. Je n'ai pas quarante ans.  
 AUGUSTINE BROHAN.

Plus vous êtes indépendante par votre fortune, plus il vous sera donné d'être asservie par vos sentiments et par vos devoirs.  
 M<sup>me</sup> DE STAEL.

L'esprit fait grand plaisir, je n'en disconviens pas, mais j'en fais toujours peu de cas si le bon sens ne l'assaisonne.  
 M<sup>me</sup> DESHOULIÈRES.

## LE GANT

*Puerta del Sol!*... La Porte du Soleil ! Porte autrefois, en effet : porte d'Orient par laquelle, au matin, Sa Majesté le soleil entra triomphalement dans Madrid ! Ici, c'est le beau soleil d'Espagne. O soleil-roi, astre protégé qui, chaque jour et dans chaque pays, n'est, comme la femme idéale chantée par Verlaine, *ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre!* Soleil voilé de brumes des mers d'Islande ! Pâle soleil du pays des fjords ! Gai soleil de Provence ! Brûlant soleil des régions équatoriales !

Maintenant la porte a disparu ; il reste une place au cœur même de la capitale. Et c'est l'endroit le plus fréquenté de Madrid. Donc, figurez-vous une place oblongue bordée d'hôtels et de cafés dont les toiles tendues donnent un peu d'ombre aux consommateurs, une place un peu moins grande que notre place de la Concorde et n'ayant au centre qu'un seul jet d'eau à quatre branches. Sur les trottoirs et sur la chaussée dont les pavés sont ouatés d'une poussière blanche et craquante apportée par la foule incessamment renouvelée des équipages et des passants, les *senoras*, *senoritas* et *caballeros* se saluent et se croisent, échangeant des ocellades et des sourires.

C'est une foule méridionale animée et bruyante où se coudoient et, parfois, se heurtent tous les types si nettement accusés des pays de lumière. Voici des mendians ; — pauvresses au nez et aux doigts crochus et gueux décharnés — les uns, drapés arrogantement dans leurs guenilles, les autres tordus en des poses d'une invraisemblable humilité. Voici des prêtres promenant, sous le large chapeau à trois cornes, des figures énergiques et basanées qui font songer à l'Inquisition. Voici des paysans cuits et recuits par le soleil, des paysans râblés et ventrus dont les faces placides et rasées rappellent Sancho Pança. Puis, au hasard du regard, des soldats pimpants et sveltes, des toréadors en costume éclatant, des visages tourmentés de visionnaires, de fanatiques, de *conquistadores*, de pirates et d'aventuriers attendant, pour la plupart, aux plus braves gens du monde. De ci, de là, les belles madrilènes aux yeux de velours et casquées de cheveux noirs apportent au tableau l'indispensable note féminine de fraîcheur et de grâce.

Pour compléter, imaginez-vous, sur la chaussée, un va-et-vient continu de voitures et de mules brillamment harnachées, secouant leurs pompons rouges et faisant tinter leurs grelots et leurs clochettes ; puis, à travers tout cela, le bruit des conversations sur un diapason toujours élevé, des grommellements de mandoline, des jasements de mandoline, des chocs de verre, des appels, des rires, des cris, et vous pourrez, sans vous lever de votre fauteuil, voir la *Puerta del Sol*.

Paris a ses camelots qui attrouper les badauds au coin des rues, chantent la romance ou la chansonnette à la mode et la vendent deux sous aux amateurs. Madrid a ses chanteurs ambulants — guitaristes et mandolinistes — qui font exactement la même chose. Et voici un *romanz* entendu et recueilli dans une encoignure de la *Puerta del Sol*. Il fut pittoresquement interprété par deux grands escogriffes dont l'un présentait le type parfait du pur Castillan et dont l'autre à la barbe fine et frisée, au teint olivâtre et aux yeux tour à tour caressants et farouches, devait certainement descendre de ces Maures conquérants dont les traces demeurent ineffaçables en terre d'Espagne.

Et cependant voyez combien le temps en sa marche implacable et puissante atténue les ressentiments, change les dispositions réciproques de deux peuples et comble peu à peu l'abîme qui sépare les individus de deux races.

Au temps des preux, en plein moyen âge, c'est-à-dire près de dix siècles avant le nôtre, les ancêtres de ces deux camarades échangeaient de furieux coups de lance et se pouffèrent à l'envi animés d'une haine féroce et d'ailleurs justifiée. Maintenant, le fils des Maures et le descendant des guerriers de Castille — tous deux Espagnols et compagnons d'infortune — chantaient des *duos* pour gagner leur pauvre vie. Et que chantaient-ils ?... Justement les récits des anciennes tueries, récits ampoulés et amplifiés, colorés comme les légendes, où, dans le cliquetis des rouges épées, le choc des armures et la galopade effrénée des destriers, les têtes des mécréants roulaient sur les champs de bataille ! Récits psalmodiés et soulignés d'un tremblement de guitare dans lesquels passaient, emportées sur les agiles chevaux africains à longue crinière les blanches infantes tombées au pouvoir de noirs vassaux ! Récits fabuleux où les adorables Mauresques, amoureuses de quelque superbe chevalier, juraient leur foi païenne et se rendaient à merci à leur cher vainqueur ! Récits naïfs et sonores où vibrait l'âme de l'ancienne Espagne !

Coquettement campé dans sa cape un peu roussie et sa fière tête à moustaches noires auréolée d'un feutre un peu fané, le Castillan commença ainsi :

— Approchez, *senoras* et *senoritas* ; aujourd'hui, nous laisserons les merveilleux et sanguiinaires exploits des vaillants paladins qui, panaches au vent et vêtus de fer, écrivirent jadis à la pointe du glaive de glorieuses épopées de Valladolid à Grenade et de Saragosse à Seville !... Pour plaire à la plus belle moitié de l'Espagne, nous vous conterons une histoire d'amour. Et vous verrez comment pour un gant et un soufflet, le valeureux chevalier don Manuel de Léon devint l'heureux époux de l'incomparable dona Ana de Mendocça.

Et tandis que son compagnon grattait sa guitare en sourdine, le Castillan continua :

— Très orgueilleuse était dona Ana : fière de son haut lignage, de la rare perfection de ses traits et de son corps souple, fière des richesses de sa famille. Jeune encore d'ailleurs, son dix-huitième printemps fleurissait à peine, si gâtée par son père, si étourdie de flatteries que sa jeune et jolie tête ornée d'une magnifique chevelure ne pouvait guère renfermer d'autres soucis que ceux de ses atours et d'autre désir que celui d'être toujours adulée.

Et, sans cesse, de nombreux soupirants, subjugués par ses charmes, la grisaient de leurs louanges et de leurs hommages, bien faits pour augmenter l'excellente opinion qu'elle avait déjà de sa non pareille beauté.

Très fier aussi était le chevalier don Manuel. Fier de la force de son bras, de sa taille solidement prise, de sa poitrine d'homme vaillant de son cœur intrépide... Fier de sa pure et noble pauvreté qui ne l'avait jamais entraîné à manquer à l'honneur !... Fier de sa jeunesse confiante, enthousiaste et aventureuse, de ses hauts faits déjà nombreux, de sa loyale épée sans tache et sans peur qu'il eût avec joie croisée contre les terribles épées du Cid Campéador ou du neveu de Charlemagne !

Or, une après-midi de clair soleil et de tiède brise, dona Ana et quelques dames allèrent se promener dans les jardins du roi, accompagnées de plusieurs chevaliers de renom, lesquels se délassaient des fatigues et des dangers de la guerre en devisant gaiment et amoureuxment avec elles, tout au charme de l'heure présente, heure de vie franche et joyeuse, heure qui serait vite enfuie sans espoir de retour peut-être, car, dès le lendemain, il leur faudrait de nouveau enfourcher les lourds chevaux de combat et partir pour la victoire ou pour la mort !

Parmi eux, le bon chevalier don Manuel de Léon se tenait silencieux. Il était le moins bien

## FEUILLETON

# LA GUÈPE

PAR  
 Michel THIVARS

IV

Lentement, sa tête s'inclina sur le papier comme attirée par un aimant ; ses lèvres se posèrent sur le nom chéri de Madeleine et y restèrent collées dans un long baiser.  
 Une larme avait jailli de ses yeux et sans qu'il s'en aperçût, était tombée sur le papier, délayant l'écriture...

— Allons, pas de faiblesse ! murmura-t-il en secouant son émotion.  
 Il reprit la plume et signa d'une main ferme Paul de Kerhor.

Quand, à cinq heures, Germain pénétra dans la chambre de son maître, il le trouva debout et habillé.

Le comte descendit aussitôt dans son fumoir, alluma un cigare et attendit.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le roulement d'une voiture s'arrêtait à la porte et bientôt deux messieurs, que leur tournure militaire faisait facilement reconnaître pour des officiers en civil, entraient dans le fumoir.

— A vos ordres, messieurs, dit le comte en allant à eux avec un sourire, la main tendue.

Cinq minutes après, les trois hommes prenaient place dans la voiture qui s'éloignait au grand

trot sur la route dorée par les rayons du soleil levant.

Derrière eux, sur la banquette, étaient couchés les épées, enveloppées dans leur fourreau de serge verte...

VI

Il est onze heures. C'est l'heure du déjeuner à la pension de la garnison d'Ancenis.

Les officiers arrivent au *mess* les uns après les autres, par groupes de deux ou trois, et en attendant les retardataires deussent entre eux gaiement.

On est toujours gai dans les *mess* des lieutenants, bien plus gai que dans ceux des officiers supérieurs.

Dès qu'on se fut mis à table :  
 — Ah ça ! s'écria un jeune lieutenant la bouche pleine, où donc est notre chef de calotte ?

On appelle ainsi, dans les pensions militaires, l'officier le plus âgé ou le plus ancien en grade qui remplit à table les fonctions de président. Sa mission consiste surtout à maintenir la bonne harmonie entre ses camarades, à éloigner les discussions irritantes et à interdire formellement les conversations politiques.

— Rosel ne viendra probablement pas, répondit un lieutenant. Vous voyez bien que j'occupe sa place.

— Ah... Et il est malade Rosel ?

— Il n'est pas malade. Il est témoin...

— D'un mariage ?

— Non, d'un duel... Ce matin, à six heures.

Ce mot de duel, prononcé dans un milieu de jeunes officiers, eut pour résultat de faire lever toutes les têtes. D'un bout à l'autre de la table, les fourchettes s'arrêtèrent, attentives... Un duel ? Qui donc ? A quel endroit ? Pourquoi ?... Ce fut un feu croisé d'interrogations.

— C'est le comte de Kerhor.

Kerhor ? Connais pas. Telle fut à peu près la signification des regards qui s'échangeaient entre es convives.

— Attendez donc, dit quelqu'un. Le comte de Kerhor, n'est-ce pas ce jeune homme qui est venu quelquefois au cercle ?... Un grand brun, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Une longue moustache noire... Très distingué... Manières aristocratiques, un peu hautaines même ?

— Parfaitement.

— Ah ! c'est lui. Et avec qui se bat-il ?

— Avec le duc de Subervielle... Oh ! ce dernier, personne ne le connaît. Il est à Ancenis depuis trois jours seulement.

— Et la cause de la rencontre ?

— Dans une promenade aux environs, du côté de la Pierre-Couvetière, le cheval du duc effleurant de la tête par mégarde l'épaule du comte qui passait à pied sur la route... Il en est résulté quelques paroles un peu vives, voilà tout.

— On ne se tue pas pour de pareilles vétilles grommela un vieux lieutenant en haussant les épaules.

— Plumiez les canards, s'écria courtoisement le jeune officier qui avait parlé le premier.

Toute la table éclata de rire.

— Pas du tout, protesta le chef de calotte intrépidement. L'affaire ne se terminera pas par un déjeuner. Il paraît que M. de Kerhor n'a jamais voulu entendre parler de conciliation, et Rosel soupçonne l'altercation à la Pierre-Couvetière de n'être qu'un prétexte. Le vrai motif du duel serait ailleurs.

— Où donc ?

— Voilà ce qu'on ignore.

— Parbleu ! il n'est pas difficile à trouver, le motif ! s'exclama l'aide-major, qui se piquait d'une certaine pénétration en matière psychologique.

— Parlez, ô Hippocrate, s'écria le chœur.

— Une rivalité amoureuse, évidemment... C'est le cas ou jamais d'appliquer le vieil axiome d'instruction criminelle : « Cherchez la femme. »

On chercha pendant quelques instants ; mais comme personne ne connaissait M<sup>me</sup> Deschanoy, personne ne trouva, et la conversation reprit son train de tous les jours sur les potins de la garnison, le tableau d'avancement et le service en campagne.

On venait d'achever le dessert, déjà quelques officiers, debout, bouclaient leur ceinturon. La porte s'ouvrit et Rosel entra.

— Ah, Rosel !... Hé bien, ce duel ?

— Le comte de Kerhor vient de recevoir un coup d'épée en pleine poitrine, dit le nouveau venu.

— Mort ?

— Non, mais il n'en vaut guère mieux... Je l'ai quitté il y a une heure ; il n'avait pas encore repris connaissance.

— Peste !... pas un duel pour rire, alors !... Rosel semblait très agité.

— Ah ! certes, non, fit-il avec émotion. En tout cas, c'est une étrange affaire... Le comte de Kerhor tire merveilleusement, mieux, bien mieux que son adversaire.

A la première reprise, il a eu dix fois l'occasion de le toucher.

— Et c'est lui qui...

— Par une botte d'une simplicité bête... Un battement et un retour en tierce... Un étau de deux jours aurait paré le coup avec son hochet... Lui s'est à fond, enfoncé lui-même.

Positivement, il s'est jeté sur l'épée de son adversaire...

— Mais c'est de la folie ! s'écria-t-on.

— Ou un suicide, opina quelqu'un.

Rosel regarda fixement celui qui venait de parler, et hochant la tête :

— J'y pensais, murmura-t-il tout soucieux.

A la caserne voisine, les trompettes sonnaient la manœuvre.

En un clin-d'œil, la table se vida. Ce fut dans

vêtu de tous, mais à sa contenance hautaine et à sa mine altière, chacun l'eût pris pour le plus grand des seigneurs présents.

Souriant, dona Ana feignait de prêter une oreille distraite aux propos de ses sigisbées, et, de la sorte, — flânant, plaisantant et conversant, — la compagnie arriva dans une galerie bordée d'une balustrade de marbre, d'où l'on dominait une fosse profonde dans laquelle une vingtaine de lions africains erraient ou dormaient sans nulle entrave.

Dames et chevaliers s'accoudèrent commodément pour admirer à loisir les bêtes féroces; et les lions, levant la tête, les regardèrent en hérissant leurs crinières touffues et en ouvrant leurs énormes gueules d'où s'exhalaient de rauques rugissements.

Le spectacle était peu rassurant; et les assistants étaient satisfaits de se savoir en sûreté, hors de portée des formidables bonds des fauves.

Et voici que la belle Ana de Mendoga, jouant négligemment avec un de ses gants, le laissa, comme par mégarde, choir au milieu des lions. L'un d'eux vint le flairer, puis, le repoussant de sa griffe, alla majestueusement se recoucher dans un angle de la fosse.

Alors Ana dit de sa voix mélodieuse et d'un ton mélancolique :

— Hélas! quelle irréparable maladresse! Ce gant précieux est à jamais perdu, car aucun chevalier n'aurait assez de courage pour aller le chercher là où il est tombé!

Personne ne répondant, dona Ana reprit avec une ironique tristesse :

— Prodiges de serments et de promesses, les hommes parlent volontiers d'affronter les plus épouvantables dangers pour l'amour de leur dame!... A l'entendre, les dragons cuirassés de diamant et vomissant des flammes, les plus horribles monstres ne les feraient pas reculer d'une semelle quand ils combattent pour l'élu de leur pensée!... Et pourtant?... Ah! je le déclare et le jure sur mon honneur, celui qui sera assez brave pour me rapporter ce gant deviendra mon maître et époux!...

Les chevaliers eurent sous l'injure, mais aucun n'osa relever le défi si adroitement lancé.

Alors don Manuel s'avança vers dona Ana et lui dit :

— Dieu m'est témoin que jamais ma bouche ne vous adressa la moindre promesse ni le moindre compliment. Et je laisse à d'autres le soin de conter mes exploits. Mais je ne puis supporter l'affront dont vous pensez nous humilier. Je vais chercher votre gant au péril de ma vie; elle m'est moins précieuse que mon honneur de chevalier.

Ce disant, il tire de sa ceinture sa large et tranchante épée, enveloppe son bras gauche d'un pan de son manteau, descend l'escalier de pierre, ouvre la grille en fer forgé et pénètre dans la fosse.

Chacun s'attend à le voir déchiré par les animaux féroces, et l'angoisse suspend les battements de tous les cœurs.

Le gant gisait à un pas du plus gros lion.

Don Manuel se baisse et le ramasse rapidement, puis, sans fuir, mais aussi vite que possible, il sort à reculons, les yeux fixés sur les fauves qui le considèrent curieux et étonnés, mais ne bougent pas. Néanmoins, la grille à peine refermée, deux d'entre eux s'élancent et viennent s'abattre contre les barreaux en rugissant.

Et tous les autres se lèvent et se lamentent à grands pas dans leur fosse, semblant regretter

l'escalier un cliquetis d'épées et de fourreaux de sabre. Et dans la salle désertée, il ne resta plus que l'aide-major qui, libre de son temps jusqu'au lendemain, ne se hâta pas de quitter la place et laissait coquettement ses moustaches devant la glace en coquetant :

— Qu'est-ce que je disais?... Cherchez la femme, parbleu!...

VII

M. de Kerhor ne put pas.

Après avoir été plongé, pendant trois semaines, dans un état comateux qui ne lui permettait pas de reconnaître les personnes qui le soignaient; après avoir passé par des alternatives qui, tour à tour, donnaient ou enlevaient tout espoir au médecin, il revint enfin à la vie.

La première fois qu'avec l'autorisation du docteur, il quitta le lit où il était resté gisant pendant ces longues semaines, ce fut pour franchir, appuyé sur Germain, la courte distance qui séparait sa chambre à coucher de son cabinet de travail.

Ce léger effort avait suffi pour l'épuiser. Il s'étendit sur la chaise longue où le valet de chambre avait confortablement disposé des coussins et demeura immobile, les yeux perdus dans le vague, ne songeant à rien, absorbé dans cette délicieuse sensation de bien être qui précède la convalescence.

Par la fenêtre ouverte entraient les parfums de l'automne. Un doux soleil d'octobre faisait joyeusement danser dans la chambre ses rayons attiédés. En face de lui, le malade voyait se dérouler sous ses yeux la campagne veuve de moissons, les champs divisés comme un damier immense, où la couleur jaunâtre du chaume coïncidait la teinte brune des guérets défoncés par le soc de la charrue.

Ici, c'était un berger gardant ses moutons dont les bêlements mélancoliques nasillaient à l'orée d'un bois.

PRINTEMPS.



Les giboulées de Mars.

— N'vous pressez pas tant, bourgeois, vot'chapeau n'ira pas plus loin.



— Pas de chance, moi qu'allions justement en ville me présenter comme nourrice sèche...



— Ma femme m'avait flanqué une gifle, j'étais sûr que le temps allait changer.

VARIÉTÉS

Un duel au cochon de lait

L'histoire se passait à Londres, il y a une centaine d'années.

Le célèbre comte de Cagliostro y faisait, à cette époque, des cours publics de physique et de chimie qui étaient très suivis, mais donnaient lieu à d'interminables railleries.

Au nombre de ceux qui l'attaquaient avec le plus de violence, se faisait particulièrement remarquer un pamphlétaire français, Morande, rédacteur du *Courrier de l'Europe*, qui avait dû se réfugier en Angleterre à la suite de ses publications contre la comtesse Du Barry.

Chaque jour, en son journal, Morande accablait Cagliostro de plaisanteries aussi dures que possible.

Il n'est patience d'ange qui ne finisse par se lasser. Un beau matin, le comte exaspéré, prit sa bonne plante de Tolède et écrivit l'épître suivante, qu'il adressa au « sieur » Morande :

« Je vais, monsieur le railleur, vous mettre à portée de plaisanter en connaissance de cause. De toutes les bonnes histoires que vous faites sur moi, la meilleure — sans contredit — est celle du cochon engraisé d'arsenic à l'aide duquel je détruisis, en les empoisonnant, les tigres, les lions et les léopards des forêts de Médine.

« En matière de physique et de chimie, les raisonnements prouvent peu de chose, — le persillage ne prouve rien, — l'expérience est tout.

« Permettez-moi donc de vous proposer un petit essai qui divertira le public, soit à vos dépens, soit aux miens.

« Je vous invite à déjeuner pour le 9 novembre prochain, à neuf heures du matin.

« Vous fournirez le vin et les accessoires; moi, je fournirai seulement un plat à ma façon... Ce sera un petit cochon de lait engraisé selon ma méthode.

« Vous le couperez vous-même en quatre parties, vous choisirez celle qui vous jugerez à propos.

« Le lendemain de ce déjeuner, il sera arrivé de quatre choses l'une :

« Ou nous serons morts tous les deux ;

« Ou nous ne serons morts ni l'un ni l'autre ;

« Ou vous serez mort, et je ne le serai pas ;

« Ou je serai mort, et vous ne le serez pas.

« Sur ces quatre chances, je vous en donne trois, et je parie cinq mille guinées que le lendemain du déjeuner vous serez mort, et que je me porterai bien. »

Ce défi, porté à la connaissance du public, suscita de tous côtés la plus vive émotion. Des paris importants s'engagèrent et l'on attendit curieusement la réponse du journaliste.

Morande avait grande envie de gagner les cinq mille guinées de l'aventurier.

Mais, pour si fort qu'il fût en escrime, il ne se sentait pas la sûreté de main nécessaire pour se servir utilement de cette arme aussi insusitée que meurtrière qui a nom : le cochon de lait à l'arsenic.

Puis, sans partager absolument la crédulité de la foule, il n'était pas sans redouter le mystérieux pouvoir de Cagliostro.

Il essaya de tourner la difficulté en proposant un animal : il offrit de se faire remplacer par un « bœuf carnivore. »

Cagliostro fut inflexible, et garda l'aurole qu'il entourait dans les merveilleuses légendes de sa vie.

dame, poursuivit le docteur en désignant Madeleine et sans tenir compte des signes que la jeune femme lui faisait de se taire. Madame qui, pendant votre délire, ne vous a quitté ni jour, ni nuit, n'a pas fermé l'œil, se multipliant, se sacrifiant avec une abnégation que, nous autres médecins, nous saluons bien bas et avec respect quand nous la renouons... Ah! madame, achève-t-il en s'adressant à Madeleine... quelle admirable scène de charité vous eussiez fait!

Le médecin regardait alternativement le docteur et M<sup>me</sup> Deschanoy. Ses yeux allaient de l'une à l'autre avec inquiétude et sa figure révélait une expression effarée. Il ne revenait pas de sa stupeur. Quoi! elle, c'était elle qui... mais non, c'était impossible! il avait mal entendu, sans doute, mal compris!

Une légère rougeur empourprait ses pommettes et ses paupières se mouillaient. Madeleine se pencha sur lui maternellement, et tout bas, pendant que le docteur rédigeait une ordonnance, elle lui murmura à l'oreille :

— Pas d'émotions! le médecin l'a défendu.

Cependant, ce dernier était allé déposer son ordonnance sur le marbre de la console. Il aperçut alors le chapeau qui s'y trouvait placé. La vue de ce chapeau sembla l'étonner. Il le prit, le tourna, l'examina, examina la coiffe avec stupeur.

— Mais c'est mon chapeau! dit-il enfin.

M. de Kerhor fit un soubresaut sur sa chaise longue.

— Votre... chapeau?... bégaya-t-il d'une voix étranglée.

— Oui, mon chapeau... Le mois dernier, allant visiter une de mes clientes, à la nuit tombée, j'ai été attaqué par un malfaiteur... Dans la lutte, mon chapeau est tombé, et c'est lui que je rencontre ici... Comment, diable! se trouve-t-il en votre possession?

M. de Kerhor, tout confus, jeta un coup d'œil furtif sur Madeleine.

la proie qu'ils ont si maladroitement laissée échapper!

Pendant ce temps, don Manuel gravit les degrés, et, bientôt, il apparut dans la galerie où se tient la compagnie surprise et ravie de le voir sain et sauf; car nous ne supposons pas que la basse envie ait jamais pu se glisser dans le cœur d'un loyal chevalier.

Dona Ana, un peu pâle, car elle ne croyait pas que son caprice aurait une suite, émue du péril auquel don Manuel s'est exposé pour elle, dona Ana s'apprêta à reprendre son gant et à complimenter le courageux paladin.

Mais ce dernier s'approche d'elle, les sourcils froncés et la mine sévère :

— Je ne suis, dit-il lentement, ni un diseur de fadaïses ni un galantin. Voici le compliment que vous méritez, femme assez inconséquente, pour mettre un gentilhomme en demeure de risquer la mort dans d'aussi folles conditions!

En prononçant ces paroles, il la soufflète du gant qu'il rapporte et continue en le lui présentant :

— Prenez votre gant qui vous est plus précieux que la vie d'un brave défenseur de l'Espagne, et ne recommencez jamais à jouer avec l'honneur d'un homme de cœur!

Puis, se tournant vers les chevaliers présents, il ajouta de voix haute et ferme :

— Si quelqu'un n'approuve pas ma conduite et veut être champion de la dame ici souffletée, qu'il demande le champ clos...

Là, un semeur, d'un geste régulier, lançait à toute volée, le blé dans les sillons ouverts.

Plus loin, précédé de son chien, un chasseur passait, le fusil à la main.

Ce spectacle rustique le plongeait dans une molle quiétude, un oubli de toutes choses. Un grand calme était en lui. Il aspirait, à longs traits, la joie de vivre.

Pourquoi fallut-il que son regard se détournât de ce tableau ?

Le chapeau, ce fatal chapeau qu'il avait ramassé à la porte du parc des Estournettes, était là sur une console.

Le comte l'aperçut et tous ses souvenirs revinrent à la fois, s'acharnant sur son cœur, comme la marée sur la coque lézardée d'un navire désarmé.

Il avait aimé et l'amour l'avait repoussé! Il avait essayé de mourir et la mort n'avait pas voulu de lui! Seule la souffrance, compagne formidable et tenace, s'asseyait à ses côtés et lui criait :

« Nous sommes inséparables, nous « sommes liés l'un à l'autre pour la vie! »

— Monsieur le comte... fit Germain en entrant dans le cabinet.

M. de Kerhor leva la tête.

Le valet continua :

— Une dame demande si monsieur le comte peut la recevoir.

— Une dame?...

— M<sup>me</sup> Deschanoy.

A ce nom, le malheureux fut pris d'un tremblement.

— Elle!... non!... non!... je ne veux pas... je ne veux pas!... protesta-t-il avec une sorte de terreur.

— Et pourquoi donc refusez-vous de me voir? demanda une voix harmonieuse.

Madeleine était entrée grave et triste. D'un coup d'œil, elle congédia le domestique et vint s'asseoir près du blessé.

— Non! non! interromp don Ana avec véhémence, que nul d'entre vous ne bouge! Vous êtes, ô don Manuel, un homme véritable, et celle qui sera votre compagne pourra, confiante, se reposer en vous. Je serai celle-là, si vous y consentez. Dans cette action, vous m'avez montré non seulement votre bravoure, mais encore la droiture de votre caractère et votre haine du mal! Je n'ai été coupable que de coquetterie et de légèreté... Votre soufflet ne m'a nullement froissée. J'étais déjà punie, quand je vous vis parmi les lions; et mon cœur palpitant, vous voyant en danger, a compris qu'il vous aimait!

Une minute, don Manuel interdit ne peut articuler un mot, puis fléchissant le genou, il prend la main que la belle Ana de Mendoga lui tend en rougissant et murmure :

— Depuis longtemps, je vous aimais en secret, et je bénis le Ciel qui m'a fourni l'occasion de vous plaire et de vous conquérir. La réponse que vous m'avez faite prouve, malgré votre apparente frivolité, la noblesse de votre âme et l'élevation de votre esprit.

Jeserai immensément heureux de vous recevoir pour dame et de consacrer ma vie entière à votre bonheur.

Et devant tous les assistants émus, ils échangèrent — chaste et doux — le premier et pur baiser de fiançailles.

PAUL LARQUES.

— Dites, pourquoi refusez-vous?...

— Pourquoi?... balbutia le jeune homme; mais... vous ne savez donc pas?...

Elle l'interrompit doucement :

— Je le sais, dit-elle, j'ai lu votre lettre que j'ai trouvée là... sur cette table.

— Et... vous... venez?...

Madeleine prit entre ses deux jolies mains la main amaigrie du blessé.

— Je viens, dit-elle tendrement, pour chasser vos idées mauvaises, pour vous dire d'être courageux, car je veux que vous guériez vite, mon Paul.

Déconcerté par ce langage caressant auquel il était loin de s'attendre, Paul ne savait que répondre.

Dans son trouble, il avait abandonné sa main à celles de Madeleine qui le regardait avec un sourire de ses beaux yeux.

— Par ici, monsieur le docteur, fit, au dehors, la voix de Germain. M. le comte est dans son cabinet.

Le médecin, un jeune homme d'une trentaine d'années, salua familièrement M<sup>me</sup> Deschanoy comme une vieille connaissance et s'approcha de M. de Kerhor.

— Parfait! dit-il gaiement, voilà mon malade debout... Voyons les pouls?... Hum, un peu plus agité qu'hier... Pas d'émotions, madame, vous entendez... Et les yeux?... Les yeux sont bons... le teint est meilleur... Allons, ça va bien... mais vous pouvez dire, monsieur, que vous revenez de loin.

— Grâce à vos soins, docteur, remercia le comte.

— Mes soins?... oui, sans doute... Mais je vous jure bien qu'ils n'auraient pas suffi si vous n'aviez eu près de vous, à votre chevet, le dévouement en personne.

— Le dévouement?... dit M. de Kerhor, sans comprendre.

— Hé! oui, le dévouement... je veux dire ma-

La jeune femme souriait.  
 — Je... ne suis, murmura-t-il avec embarras, je... je l'ai trouvé... dans les champs... je crois...  
 — Parbleu! répétait le docteur sans lâcher le malheureux couvre-chef, c'est bien lui... Voilà bien mon initiale au fond de la coiffe.  
 — Monsieur se nomme le docteur Soudier, fit M<sup>me</sup> Deschanoy en appuyant malicieusement sur l'S.  
 Dès que le médecin se fut retiré, Paul, accablé de honte et de remords, se laissa glisser de sa chaise longue et s'agenouilla aux pieds de la jeune femme :  
 — Ah! Madeleine, me pardonnerez-vous jamais? implora-t-il d'un ton où tremblait l'angoisse.  
 — Il le faut bien, répondit-elle avec une moue adorable. Ne pardonne-t-on pas toujours aux enfants gâtés et aux malades?  
 — Oh! vous êtes bonne!... Merci!... merci!...

Et s'enhardissant, il posa ses lèvres sur une main blanche et satinée qui n'opposait qu'une molle résistance à ses baisers.  
 Tout était oublié. Les deux fiancés passèrent une délicieuse après-midi à se répéter qu'ils s'aimaient et à faire des projets pour l'avenir qui leur apparaissait couleur de rose.  
 Quand il vit la jeune femme près de partir, Paul hasarda une question timide.  
 — Et ce voyage?... ce prétendu voyage, cause de tant d'alarmes?...  
 M<sup>me</sup> Deschanoy ne fit aucune difficulté de lui avouer la vérité.  
 — C'est une bien triste histoire, allez!... Vous vous souvenez qu'après vous avoir quitté j'ai poussé un cri?  
 — Un cri qui, entre parenthèses, m'a fort effrayé... Je ne savais quelles conjectures faire...  
 — Une guêpe qui s'était jetée sur moi et m'avait piquée à la joue. Le lendemain matin,

j'étais effreuse, j'avais tout un côté du visage enflé... ma bouche, mes yeux... bref, j'étais affreuse, vous dis-je!... Me montrer à vous dans cet état-là, voilà ce que je voulais éviter à tout prix... C'est alors que pour vous empêcher de venir aux Estournettes, j'ai simulé un voyage... J'espérais ainsi gagner quelques jours... donner le temps au docteur qui, sur ma prière, venait au château en cachette, de faire disparaître les horribles suites de la piqûre... Ah! mon ami, combien j'ai déploré ma coquetterie quand j'ai su quelles avaient été les conséquences de mes cachotteries!... Mais je ne pouvais pas prévoir!... Et puis, j'avais si peur, si peur que...  
 — Que?... achevez de grâce.  
 — Que, me voyant si laide, vous... ne m'aimiez plus!... murmura tout bas Madeleine en détournant la tête pour dissimuler sa rougeur.  
 — Chère adorée!...  
 Paul rit franchement. Ainsi les tortures qu'il

avait endurées, sa lutte avec l'inconnu à la porte du parc, sa querelle avec le duc de Subervielle, son duel, cette blessure qui avait failli le mettre au tombeau, tout cela avait pour cause... quoi?... une piqure de guêpe.  
 — Ah? s'écria-t-il en regardant Madeleine avec amour, la leçon a été rude, mais elle sera profitable... Je vous jure que je suis, pour toujours, guéri de ma ridicule jalousie.  
 — Et si jamais vous retombiez dans ce vilain défaut, menaçait Madeleine en souriant, je sais le moyen de vous en corriger.  
 — Cette fois, je n'aurais pas d'excuse. Et vous me bannirez à jamais de votre cœur, n'est-ce pas?  
 — Non!... Je vous dirais, simplement: « Qu'avez-vous? quelle mouche vous pique, monsieur mon mari?... Est-ce encore une guêpe?... »

La Semaine Amusante, par Henriot



— Yes... Je suis vainqueur!  
 — Dites donc, mylord, j'aurais bien voulu savoir ce que vous eussiez fait avec 4.000 Anglais contre 40.000 Boërs.



Les massacres continuent au Transvaal, et la vieille Europe soupire en fermant les yeux et en se croisant les bras.



Vos électeurs vous reprochent de ne jamais ouvrir la bouche à la Chambre?  
 — Moi?... Je baille tout le temps!



— Quel prédicateur suivez-vous?  
 — Oh! moi je fais mon carême très sérieusement. Mon mari m'emmène tous les jours à la Cahmbre entendre prêcher le budget.



— Quel âge avez-vous?  
 — 99 ans passés.  
 — Ça ne fait rien... Il n'est jamais trop tard pour se faire vacciner.

**ASTHME ET CATARRHE**  
 Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**  
 ou la **POUDRE ESPIC**  
 Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.  
 Le **FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les **Maladies des Voies respiratoires**.  
 Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.  
 Toutes Pharmacies, 21a Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.  
**EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE**

**POMMADE MOULIN**  
 Guérit: Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.  
 2/30 le Bot franco. **R. H. Moulin**, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

**HYGIÈNE DE LA TOILETTE**  
 Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COAL-TAR SAPONINÉ** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.  
 Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies.  
**SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS**

Avant, Après 8 jours **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la Barbe et les moustaches manquant, même à 15 ans. Fait repousser les cheveux et les cils. Effets prodigieux (2 mois d'or, 10, ouvrier, illeté). Le Double grand pot valant 20 fr., vendu fr. 3 fr.; le grand pot, 2 fr.; le double, pot d'essai, 0,75, timb. ou mand. à J. Perrot, ch. n. 148, r. St-Antoine, Paris

**TOUTES LES MALADIES NOUVELLES**  
 de la matrice et des organes de la femme, Tumeurs, Blisters et Herpès, sont immédiatement soulagés et vite guéris par les **CEINTURES** ventrières élastiques et sans ressorts qui peuvent être portées nuit et jour sans occasionner aucune gêne même en travaillant. Le Catalogue illustré donnant tous les renseignements et la manière de prendre les mesures, est envoyé gratis et avec discrétion à toutes les personnes qui le demandent à M. CLAVIERE, spec. breveté, 234, Faubourg St-Martin, Paris.

**ON MAIGRIT** en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles menton! En prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** de D. HOWLAND, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adresse à CHARDON, Pharmacies, 10, RUE ST-LAZARE, PARIS.

**FARINE MEXICAINE** ALIMENT Reconstituant  
 Contre les Maladies de poitrine, Epuisements, Toux, etc. — SE VEND PARTOUT.  
 Dépôt Général: **TABARE (Rhmé)**. — M. R. BARLERIN  
 envoie franco 20 échantillons pour 2 fr. 25.

Appareils livrés à l'essai  
**ALAMBICS ACÉTYLENE DEROF** Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris  
 Guide du Bouilleur-Distillateur et Tarif d'Appareils Grátis.  
 Manuel de Renseign. pratiques et Tarif de Gazogènes Grátis.  
 CONCESSIONNAIRE SUR LA SEINE: **BAUDOT, B. r. des Carros, Paris**  
 En écrivant signaler ce Journal.

**LOTÉRIE**  
**DES ENFANTS TUBERCULEUX**  
 ORMESSON — SAINT-POL-sur-MER  
**GROS LOT: 250.000 FRANCS**  
 1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.  
 1 — 20.000 fr. | 1 — 10.000 fr.  
 Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.  
 Tous les lots sont payables en argent.  
**1<sup>er</sup> TIRAGE: 10 JUILLET 1900**  
 1 gros lot de 100.000 fr.  
 1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.  
 520 lots de 100 à 1000 fr.  
 Le Billet: 0,50 fr. (joindre enveloppe, franchise portant adress. p. le retour)  
 On trouve des billets dans toute la France, chez les principaux débits, de tabac, libraires, etc., (remise aux marchands) ou au Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris

**RENTES VIAGÈRES**  
 Comme preuve de la confiance qu'inspire la **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie**, signalons quelques-unes des nombreuses décisions judiciaires qui l'ont désignée pour servir des rentes viagères allouées à la suite de procès: Tribunal de G. enoble, 23 juillet 1881; Cour de Rouen 26 décembre 1884; Cour de Lyon, 14 avril 1886; Tribunal de Dieppe, 3 juillet 1896; Cour de Montpellier, 4 mars 1897; Tribunal de la Seine, 29 mars 1898; Tribunal de Blois, 9 février 1899; Tribunal de Mont-de-Marsan, 22 juin 1899, etc.  
 La **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie**, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies françaises similaires. Elle sert annuellement 37 millions de rentes viagères. Son fonds de garantie est de 736 millions.  
 Elle envoie gratuitement les notices et tarifs concernant ses opérations à toute personne qui en adresse la demande, soit au siège social à Paris, 87, rue Richelieu, soit dans les départements, à ses agents.

**L'APIOL DES DOCTEURS JORET & HOMOLLE**  
 EST LE RÉGULATEUR PAR EXCELLENCE DE LA MENSTRUATION

**CORS**  
 Guérison immédiate, radicale, par le **PASTICOR VÉGÉTAL**. Cette pâte calmante est bien supérieure à tous les autres liquides.  
 Envoi franco contre UN franc.  
**J. JACQUET, 1, p. Vaubecour, LYON**

**PARIS-NORD A LONDRES**  
 VIA CALAIS OU BOULOGNE  
 Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens (Trajet en 7 h. — Traversée en 1 h.)  
**VOIE LA PLUS RAPIDE**  
 Tous les trains comportent des 2<sup>es</sup> classes.  
 En outre, les trains de l'après-midi et de Malle le Nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 45 soir et 9 h. soir et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et 9 h. soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3<sup>e</sup> classe.  
**Départs de PARIS-NORD**  
 Via Calais-Douvres: 9 h., 11 h. 50 du matin et 9 h. du soir.  
 Via Boulogne-Folkestone: 16 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.  
**Départs de LONDRES**  
 Via Douvres-Calais: 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir.  
 Via Folkestone-Boulogne: 16 h. du matin et 2 h. 45 du soir.  
**SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)**  
 La Gare de **PARIS-NORD**, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Egypte, l'Espagne, le Portugal, etc.

**PLUS DE MINE DE PLOMB!**  
**PATE FLAMANDE**  
 LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.  
 EN VENTE PARTOUT  
 Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.  
**GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Feuille d'ARVIER**  
**YEUX ET PAUPIÈRES**  
 Exiger sur la couverture du Pot la Signature et le Drapeau. Vendu dans toutes les Pharmacies.

**QUINA ROCHER** le fl. 3/50 les 2 flac. 8 fr. franco  
 Anti-Diabétique  
 Préparation souveraine contre le **DIABÈTE**, l'**ALBUMINURIE**, etc.  
 Une brochure traitant de ces maladies est envoyée gratis sur demande.  
**GUINET, Ph<sup>en</sup>, seul Propriétaire, 1, R. Michel-le-Comte, Paris.**

**JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS**  
 Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illust. réunis par 1900 Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, librairie, sorcery, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis.  
**Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.**

**Beauté, Jeunesse éternelle!**  
 PAR LE MERVEILLEUX **PHYRNE-FLUIDE de VIBERT**  
 DÉPÔT: B. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS.  
 Lyon: F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

**CŒUR** ASTHMES, CATARRHES, BRONCHITES, etc.  
 Le remède par excellence est **Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE**

Contre les **MALADIES** de la **PEAU**, du **FOIE**, de l'**ESTOMAC**, la **BILE**, les **GLAIRES**, la **CONSTIPATION** et les Maladies qui en dérivent, les grands docteurs n'emploient que la **TISSANE BONNARD** Dépositaire **UNIFLORIE, 0,75 le flacon** par la poste, 46, r. des Amandiers, Paris

**L'ENNUI c'est la MORT!**  
**POUR RIRE ET FAIRE RIRE**  
 Il faut les catalogues Farces, Attrapes, Surprises pour soirées et dîners, accessoires pour le Cotillon, l'Hygiène amusante, Chansons et Monologues. Envoi gratuit.  
**BAUDOT, B. r. des Carros, Paris.**  
 Maison fondée en 1808.

**DENTITION**  
**SIROP DELABARRE**  
 (3<sup>e</sup> 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)  
**RACILITE LA SORTIE DES DENTS**  
 PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE  
 Tous les ACCIDENTS de la 1<sup>re</sup> DENTITION.  
 EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE  
**FUMOUGE-ALBESPEYRES, 78, FAUG. ST-DENIS, PARIS ET PH<sup>es</sup>**

**RUBINAT - LLORACH** MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE  
 EAU MINÉRALE NATURELLE. Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

**CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE**  
**RELATIONS DIRECTES ENTRE PARIS ET L'ITALIE**  
 (Via MONT-CENIS)  
 Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gènes, à Venise  
 (Via DIJON, MACON, AIX-LES-BAINS, MODANE)  
 PRIX DES BILLETS: Turin 1<sup>re</sup> classe. 148 fr. 50 — 2<sup>e</sup> classe 106 fr. 75  
 Milan — 166 fr. 90 — — 119 fr. 45  
 Gènes — 169 fr. 45 — — 120 fr. 80  
 Venise — 221 fr. 15 — — 157 fr. 35  
 Validité: 30 jours.  
 Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales. La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris, à Turin, un billet de voyage circulaire italien.  
 D'autre part, la durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Turin peut être prolongée d'un période unique de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 85 en 1<sup>re</sup> classe et de 10 fr. 70 en 2<sup>e</sup> classe.  
 Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kil. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan, sans changement de voiture.

**LA PATE ÉPILATOIRE DUSSEY** détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 ANS DE SUCCÈS — (Pour le menton, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 1<sup>re</sup> m<sup>te</sup>). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20 et 10). **DUSSEY, 1, Rue J.-J. Rousseau, PARIS.**

# UNE LETTRE CURIEUSE

Nous recevons la lettre suivante.  
Touzel, le...  
Monsieur le rédacteur,  
Vous avez raconté dernièrement le cas du commandant en retraite L. Vern... qui, à l'âge de soixante-quatre ans, a vu ses cheveux repousser, grâce à l'emploi de la Sève capillaire du professeur Busch, de Paris. Le fait a paru extraordinaire. Je viens cependant vous en citer un autre non moins étonnant, que plus de 200 personnes peuvent attester avec moi.

Un de mes compatriotes âgé de cinquante et un ans, Jules Paulm..., depuis sept ou huit ans, — effet de l'âge sans doute, — n'avait plus, mais ce qui s'appelle plus un seul cheveu sur la tête. Aussi, ce qu'on le blaguait sur son genou, son skating à mouches, etc., ce n'est rien que de le dire!

Depuis que les journaux ont tant parlé de la découverte du professeur Busch, chaque fois qu'il venait au café on lui criait : « Eh bien, Julot, quand vas-tu faire repousser tes crins ? » et autres plaisanteries tout agréables.  
Un jour il nous répond, pensant nous ennuyer : « Payez-moi un flacon et j'essaye. »

En manière de plaisanterie on se cotise et l'on fait venir un flacon de Sève capillaire Busch. Et chaque jour, avant de lui laisser boire son moka, chacun, à tour de rôle, frictionnait consciencieusement son cuirou. Dame! nous n'avions pour notre argent, et vous jugez si l'on frottait et si l'on riait.

Au bout d'un mois le flacon était vide, et... pas l'ombre de cheveu. Jules Paulm..., en demandait un second, mais c'était assez d'une fois, n'est-ce pas? Seulement on plaisanta tellement le pauvre homme, qu'il cessa de venir.

Quinze ou vingt jours après, quelle n'est pas notre surprise à tous de le voir arriver au café. Il s'assied gravement, si gravement que tous les yeux se fixent sur lui. Non moins sérieusement, sans mot dire, il retire son chapeau et, que voyons-nous? sa tête couverte de jeunes cheveux bien noirs, qui avaient bien de 2 à 3 centimètres de longueur. Nous ne pouvions en croire nos yeux.

Il nous avoua alors qu'après le premier succès il avait écrit tous les détails de sa calvitie au professeur Busch, 10, rue des Bons-Enfants, à Paris, qui lui avait répondu aussitôt par des instructions complètes, en lui donnant le conseil de persévérer. Il avait fait venir, à ses frais cette fois, un flacon de Sève capillaire, et quelques jours après la repousse avait commencé subitement.

Depuis lors les cheveux ont grandi et la tête s'est tellement regarnie qu'il est impossible d'apercevoir la peau dessous.

Vous voyez que le cas du commandant Vern..., n'est pas isolé.

Agréer, etc. LUCIEN GÉRAUTER.

Cette lettre confirme une fois de plus les renseignements que j'ai déjà donnés sur la belle découverte du professeur Busch. Les albums qui sont à la disposition de quiconque à son laboratoire, 10, rue des Bons-Enfants, contiennent, d'ailleurs, des milliers d'attestations authentiques, indiscutables, relatant des cures non moins surprenantes.

Tous ceux de mes lecteurs qui sont chauves ou en train de le devenir, tous ceux dont le cuir chevelu est atteint d'affections plus ou moins graves ou anciennes, peuvent écrire, de ma part, avec détail, au professeur Busch, à Paris. Par le retour du courrier il leur enverra gratuitement le moyen de retrouver en peu de temps leur chevelure perdue.

Docteur H. MARCELINS.

## CAUSERIE FINANCIÈRE

La semaine que nous venons de traverser a été excellente au point de vue des affaires et l'ensemble de la cote a progressé très sensiblement. Les rentes françaises ont été tout particulièrement recherchées.

Le 3 0/0 perpétuel s'est avancé jusqu'à 102,42 à terme pour finir la semaine à 102,30 et à 102 francs au comptant. Le 3 1/2 0/0 s'est aussi avancé jusqu'à 103,33 et ferme à 103,20 à terme et à 102,90, au comptant. L'amortissable est aussi en progrès à 100,15 au comptant.

La tenue des obligations de la Ville de Paris est toujours très suffisante, les cours se maintiennent fermes avec des demandes de plus en plus suivies.

Le groupe des fonds d'Etats étrangers est en bonne tendance. Nous avons à relever sur plusieurs d'entre eux de nouvelles et importantes avances.

L'Italien s'est relevé aux environs de 94,47. L'Extérieure espagnole finit par participer à la hausse générale et reste à 70,42, plus haut cours.

La rente portugaise 3 0/0 a encore un peu accentué ses progrès à 24,30. L'obligation 4 1/2 à suivi de 180 à 185, mais l'obligation 4 0/0 reste à 150 francs.

Aucun changement sur les rentes austro-hongroises, dont on se désintéresse de plus en plus sur notre marché. Le 4 0/0 Autrichien cote 101,50 pour les petites coupures de 40 florins, et le 4 0/0 Hongrois respectivement 100,50 et 99 fr.

Les fonds russes ont bénéficié, mais dans une mesure assez modérée, des bonnes dispositions qui régnaient sur l'ensemble du marché. Le 3 0/0 1891 a passé de 89,30 à 88,80, le 3 0/0 1896 de 89 francs à 89,50 et le 3 1/2 1894 de 98,65 à 98,75. Les emprunts 4 0/0 n'ont pas modifié leur niveau.

Les rentes roumaines restent très calmes. La hausse des fonds turcs a fait de notables progrès au début de la semaine, mais des réalisations ont ensuite ramené les cours un peu en arrière.

L'animation est toujours très vive dans le compartiment de nos grandes Sociétés de crédit qui, pour la plupart, accusent de nouvelles et fortes hausses.

La Banque de France conserve une bonne tenue à 4,745 francs. On a traité régulièrement des affaires à primes pour fin mars, ce qui prouve que la spéculation prévoit une hausse plus accentuée. Le Crédit foncier de France est toujours peu actif, mais bien tenu à 710. Mais la reprise des obligations foncières et communales se poursuit modérément mais avec régularité.

La Banque de Paris et des Pays-Bas est en nouvelle et forte hausse à 1,174 francs. Le Crédit lyonnais a monté de 1,080 à 1,135. Le Comptoir national d'Escompte a bénéficié également d'une importante plus-value à 667.

La Société générale est aussi sortie de sa torpeur et s'est avancée à 618. En dépit de réalisations, les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont très fermes.

L'action Lyon, qui finissait à 1,845 fr. à terme et à 1,850 fr. au comptant, est à 1,870 fr. sur le premier de ces deux marchés, et à 1,865 fr. sur le second; Midi, 1,344 fr. au comptant, contre 1,350 fr. et 1,345 à terme; Nord, 2,268 fr. au comptant, en bénéfice de 28 fr., et 2.272 fr. à terme, contre 2.250.

L'Est, qui était passé à 1,032 fr. finit à 1,060 fr.; Orléans, 1,763 fr., contre 1,745 fr., par contre, Ouest, 1,095 fr., en réaction de 3 fr.

Le compartiment des valeurs industrielles est toujours très animé, mais irrégulier. Le Rio-Tinto par contre, a été l'objet d'une très vive reprise qui l'a porté à 1,314, cours qu'il conserve en clôture de samedi.

Le marché des Mines l'or après avoir montré beaucoup d'entrain s'alourdit de nouveau.

## La Mode

Une causerie sur la lingerie et le linge de maison me semble nécessaire, et je suis persuadée qu'aucune de mes lectrices ne s'en voudra de délaissier une fois les robes et les chapeaux pour un sujet où la coquetterie ne joue pas un moindre rôle.

Tout comme les robes, le linge se démode avant de s'user. Les trousseaux d'il y a quelques années ne répondent plus à des besoins de luxe, à des habitudes de coquetterie qui se développent de plus en plus. Ce n'est pas que j'approuve entièrement les innovations plus ou moins heureuses que l'on introduit dans ces divers articles, mais il faut suivre la mode jusque dans ses caprices, ne fût-ce que pour signaler ceux qu'il est préférable de ne pas suivre.

Voyons donc comment se font les différentes pièces de lingerie de maison et de corps. D'abord nous dirons que les draps unis sont réservés



COSTUME NOUVEAUTÉ EN DRAP BLEU FONCÉ.

aux enfants. Les draps dits « de maîtres » sont pour le moins ourlés à jour et chiffés au milieu sur le côté qui doit rabattre. Ce sont les draps tout à fait ordinaires. Ceux qui viennent ensuite sont garnis d'entre-deux par trois ou cinq rangs et de dentelle au bord, toujours sur le côté qui doit rabattre. Ceci pour le drap destiné à être posé dessus, le drap de dessous est uni. Les entre-deux sont en guipure ou brodés à clair. Pour les draps de grand luxe, on met de la haute dentelle de Venise, d'Argentan, d'Irlande ou de Bruges. Le chiffre est toujours placé au milieu; cependant dans certaines grandes maisons de lingerie on le brode volontiers à l'angle du drap. Dans ce cas, on a soin en faisant la couverture de laisser prendre le coin chiffé. Le monogramme des taies entourées de dentelle se met au milieu, dans le haut ou à l'angle. Les deux manières sont bonnes; ce qu'il faut éviter c'est que le chiffre ne se trouve par trop près du visage.

Pour les services de table, la plus grande fantaisie est permise. Sauf pour les diners de grande cérémonie où

les nappes et serviettes damassées sont deriguer, les broderies de couleur, de même que le linge tissé en couleur est tout à fait de bon goût. Pour l'intimité et pour donner un air de fête à du linge démodé, on met toujours le chemin de table. On en fait de ravissants prenant place sur des services assortis pour dîners priés. Nappe, serviettes et chemins de table sont blancs et incrustés de dentelle blanche formant des arabesques, des motifs d'angles et des guirlandes.

Les ouvrages d'un travail très minutieux ne peuvent, du reste, être adoptés par tout le monde, en raison de leur prix élevé, et ont été remplacés dans beaucoup de maisons par le linge blanc à lileaux de couleur. Au lieu des raies rouges, on les préfère maintenant rose, bleu lavande, citron, blé mûr, mauve, mandarine, etc...

Cela donne à la table un air de gaieté qui ne doit jamais être banni des réunions gastronomiques.

Que vous dirai-je des mouchoirs? Ils sont chaque année plus élégants et plus raffinés. Après les mouchoirs en batiste avec raies damassées, on en fait aussi de deux tons mélangés, blanc et mauve, blanc et rose, blanc et bleu, blanc et jaune. Le dessin se trouve être blanc sur fond de couleur; les ourlets sont assez larges, surtout pour les mouchoirs d'homme. On fait également ces mêmes dessins en batiste, soie et fil, ce qui est plus élégant, mais peut-être moins pratique.

Les pochettes affectent maintenant toutes sortes de formes. On ne les fait plus seulement carrées, mais aussi rondes, en forme d'X ou de V.

C'est à la fois riche et original. Les impressions représentant des fleurs, sont rebrodées par un petit cordonnet en coton ou en soie lavable, de couleur.

Le linge de trousseau est préféré blanc; seulement plus il est soigné, plus la finesse du tissu est recherchée.

Les broderies sont très employées pour le linge courant, mais pour garnir la fine batiste, c'est toujours la Valenciennes qui a le dessus. Les ourlets à jours et les engrelures enserrant des rubans complètent l'ensemble et avivent de leurs tons joyeux, la blancheur immaculée de la batiste.

Le costume dont nous donnons ci-contre un croquis est en drap bleu foncé avec revers quadrillés de velours bleu foncé. Le bas de la jupe est formé d'un plissé de surah bleu. Une dentelle drapée forme le devant du corsage. Comme garniture, petits boutons en filigrane bleu et vieil or.

YVONNE.

Des commerçants peu scrupuleux, essayant de donner un produit similaire quand on leur demande de la Crème Simon, nos lectrices doivent exiger la signature de l'inventeur.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

### Une purgation

Une purgation n'ayant rien de commun avec celles du docteur Diafoirus, est la suivante : Prenez 60 grammes de sel de Sedlitz, 12 morceaux de sucre coupés à la mécanique, 1 litre d'eau bouillie. Jetez cette eau sur le sel et le sucre, mais goutte à goutte; quand les deux substances sont bien fondues, ajoutez un citron très bien épuché et coupé en tranches. Buvez un verre de ce liquide, de demi-heure en demi-heure, mais à jeun.

### Bon conseil.

Contre les pellicules et les démangeaisons de la tête, qui sont une des causes de la chute des cheveux, un des meilleurs remèdes à employer est la lotion sulfurée d'Uriage et la pommade sulfurée d'Uriage créées par M. CHARDON, parfumeur, à Grenoble. Cet inventeur qui a su, tout en conservant à ses produits les qualités bienfaitantes de ces eaux célèbres, remplacer leur odeur caractéristique par un parfum exquis, adressera franco, contre mandat-poste de 5 fr. 60, à ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande, un postal d'essai composé d'un flacon de lotion sulfurée d'Uriage et d'un pot de pommade sulfurée d'Uriage.

### Comment on guérit les douleurs.

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciaticques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède. Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

### Convalescents, travailleurs, cyclistes,

chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola Henry Mure. Notice gratuite. Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

### Procédé pour relever les velours froissés.

Ayez une plaque de fer ou simplement un fer à repasser, si le morceau de velours n'est pas considérable; faites chauffer un peu fortement sans cependant qu'il soit brûlant; couvrez d'un linge mouillé, étendez le velours par-dessus et relevez le poil avec une brosse, ou bien mouillez le velours à l'envers, et pendant que quelqu'un le tient tendu, d'une main passez le fer chaud sur le côté mouillé, de l'autre relevez avec une brosse le poil du velours.

Par ce moyen la couleur n'est pas altérée et le velours est complètement remis à neuf.

### Pour faire du sirop d'orgeat.

Prenez : Amandes douces décortiquées. 1.500 grammes. Amandes amères..... 500 — Eau ordinaire..... 3.000 — Sucre blanc..... 5.000 — Eau de fleurs d'orange..... 125 —

Réduisez les amandes en pâte en pilant dans un mortier de marbre avec une partie de sucre; délayez-les ensuite dans l'eau, et mettez le tout, eau et sucre, dans une baigne que vous exposerez au feu pendant cinq minutes. Alors on ajoute l'eau de fleurs d'orange, on passe au travers d'une toile, et, le sirop refroidi, on le met en bouteilles.

### Quelques plats pour la Semaine

EN GRAS. Hors d'œuvre. Matelote d'anguilles. Entrée grillée. Pommes soufflées. Petits gâteaux aux amandes. Dessert.

EN MAIGRE. Purée Crécy maître. Brochet en maître. Maquereaux grillés maître d'hôtel. Nouilles au gratin. Frangipane.

### Un verre de Lérina

### Matelote d'anguilles

Coupez les anguilles en tronçons dans les avoir dépouillées. Faites-les cuire dans un court bouillon avec du vin blanc, et un bouquet garni. Lorsqu'elles sont blanchies, sortez-les de la cuisson; faites un roux, mouillez avec un verre de vin de Bordeaux et autant de cuisson; laissez réduire, mettez un bouquet garni, un oignon piqué de clous de girofle, passez la sauce et ajoutez petits oignons glacés au beurre et champignons.

### Distractions et Jeux d'Esprit.

#### Métagramme.

Sur six pieds, cher lecteur, j'ai le sens de trancher. Otez trois fois ma queue, alors vous trouverez : Vase à boire, choc soudain, Et partie du corps humain.

#### Acrostiche central.

O 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0  
0 0 0 0 0

Lecteurs, en sens horizontal  
Commençons la momenclature ;  
D'abord, du règne végétal,  
Un sujet de bonne facture ;  
— Vient ensuite un département  
Sis dans le midi de la France  
— Géomètre ; illustre savant,  
A qui Beaune donna naissance,  
— Un titre noblement porté  
De l'autre côté de la Manche.  
— A Rome, une divinité  
Ayant jadis dignité franche.  
— Un per-onnage reconnu  
N'être point pétri de courage.  
— Chemin par maint bleu parcouru  
Souvent avec arme et bagage.  
— Reine antique, vous dira-t-on,  
Sous sa dent perdit l'existence.  
— De la Vendée un beau canton.  
— Finalement, sorte de danse.  
Lors, il ne me reste plus rien  
Que le trait central à décrire :  
J'inscris : Célébre physicien ;  
Adieu ! c'est tout, je me retire,  
ALCIDE CHAPEAU.

#### 1° Charade

PURETÉ.

#### 2° Mots en losange.

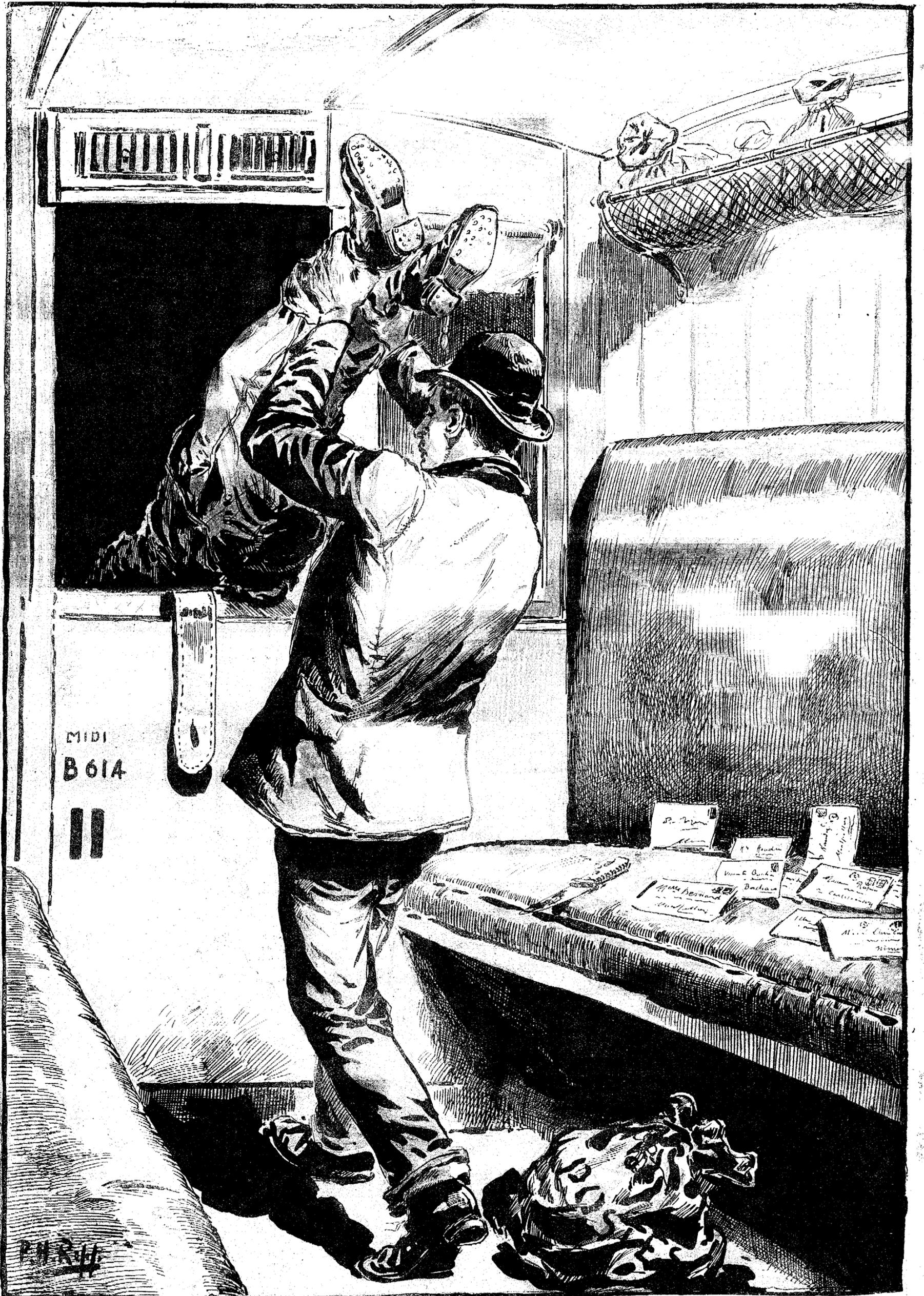
N  
P I C  
P I C O T  
N I C O L A S  
C O L I S  
T A S  
S

Solutions justes : Pochontas. — Taprobane. — Maf. — Nichol Nikleby. — Sam et Grasc. — Flute et Nihi. — Sancraff. — L'am Ral. — La petite limace rouge. — Marius. — L'agile A. Gilles. — Corsique. — Altieri. — Ch. Conti à A. G. cio. — A. R. à Nage. — M<sup>lle</sup> Myosotis, à Langlade. — Le nègre du Horse Shoe. — L'N. E. L. K. D.

Omis dans un précédent n° : Simon Mathieu. — Félix Guérin.

Le gérant : HOUDIN.





Un Drame en Wagon  
Assassinat d'un employé des Postes.